

~ DIMANCHE 26 MAI 1912 ~

Prix: 15^c

Journal des Voyages

des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.



DANS LES OASIS
DE LA TRIPOLITAINE

Les Enchaînés

par GEORGES GUIMBAL

Quand les roumis pénétrèrent au sein de Mersa-d-Debban, ils virent les hommes, le front dans l'herbe, gisant ensanglantés, et liés aux fûts des palmiers par de simples chaînettes, où ils avaient attendu attendant les balles et les obus qui devaient les broyer en face.

N° 808. (Deuxième série.)

N° 1820 de la collection.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Etranger... 3 fr.

SIX MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Etranger... 6 fr.

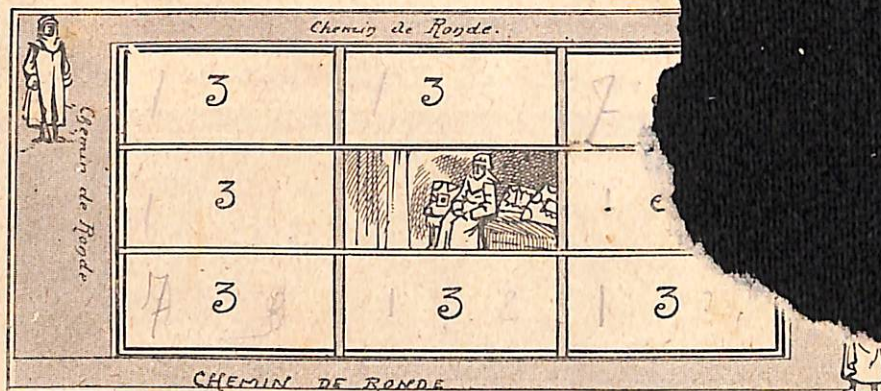
UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Etranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



Six semaines en Tripolitaine

SIXIÈME QUESTION

MARCHE A SUIVRE

Le malheureux reporter a été enfermé avec 3 autres compatriotes dans la prison dont voici le plan. Il y a donc en tout 24 prisonniers à raison de 3 par cellule. Un gardien se tient dans la pièce du milieu et 2 factionnaires qui arpentent le chemin de ronde ont pour consigne, afin d'éviter toute évasion, de compter à chaque relève 9 prisonniers par facade. Mais notre correspondant est malin : connaissant la consigne il trouve le moyen de faire évader les 3 Européens et de filer avec eux et pourtant les factionnaires comptent toujours 9 prisonniers par facade. — Comment s'y prend-il ? En outre, nous priions les concurrents de répondre à cette QUESTION DE CLASSEMENT à l'aide de laquelle nous départagerons les envois entièrement bons : Quel chiffre total d'envois recevrons-nous ?

Ce Concours comporte six questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 3 juin 1912. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 803 à 808, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. HENRI BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

Les solutions de ce Concours seront publiées le 14 juillet. Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils ne doivent adresser à M. HENRI BERNARD, ni mandat, ni correspondance étrangère aux concours.

Palmarès de Notre Grand Concours

L'HOMME AUX JEUX

1^{er} Prix : CINQUANTE FRANCS en espèces.

M. LUCIEN BOYER, à Facture-Biganos, 1,431.

2^e Prix : UN EXERCISEUR SANDOW, nouveau modèle de la célèbre marque.

M. PAUL LAINE, à Balagny-sur-Thérain, 1,431.

3^e Prix : UN RÉVEIL-BIJOU.

M. MAURICE LE REBOURS, à Mantes-Gassicourt, 1,432.

4^e au 8^e Prix : UN PORTE-PLUME RÉSERVOIR, à plume d'or, contrôlé 18 carats.

MM. VIDAL, à Saint-Jean-de-la-Blanchère, 1,430 ; E. JOUSSAUME, Paris, 1,432 ; M^{me} BARBÉ, Auxonne, 1,429 ; M^{lle} S. ESCAT, Bordeaux, 1,435 ; G. ESPENEL, Lyon, 1,427.

9^e et 10^e Prix : UN ARTISTIQUE BRONZE ÉLÉPHANT, sur socle albâtre.

M^{me} DRUOTON, Caen, 1,425 ; M. MARCHAL, au Souche-d'Arnoult, 1,437.

11^e au 20^e Prix : UNE ÉPINIGLE à CHAPEAU, tête de Marocain, ivoire végétal.

MM. R. PEUCHERET, Reims, 1,425 ; G. BRETON, Fresse, 1,425 ; A. BOYER, Dreux, 1,425 ; P. VOIRET, Chalon-sur-Saône, 1,439 ; C. AUBARÈDE, La Frette, 1,423 ; P. ARNOUX-PERNIN, Le Menoux, 1,423 ; R. LE JELLIER, Valognes, 1,440 ; L. BELLANGER, Savigny-sur-Braye, 1,421 ; O. Jos-

SOLUTIONS

Première question.

Chaque dominò correspondait à une lettre. En assemblant convenablement les lettres ainsi trouvées, on formait : RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Deuxième question.

Les billes noires représentaient des consonnes, les blanches, des voyelles ; leur ensemble formait : SAINT-PÉTERSBOURG.

Troisième question.

L'illustre personnage était : CHRISTOPHE COLOMB.

Quatrième question.

L'ensemble des lettres non cachées par les pions formait : JOURNAL DES VOYAGES.

Cinquième question.

Les pions équivalaient à la voyelle A et chacun des chiffres à une consonne. Mises dans l'ordre voulu, voyelles et consonnes formaient : MADAGASCAR.

Sixième question.

Chacun des dés équivalait à une lettre. En plaçant ces lettres dans l'ordre voulu, on obtenait les mots : ONCE, CONE, NOCE, qui, formés tous trois des mêmes lettres, représentaient chacun 37 points.

Septième question.

Nous reproduisons ci-contre la réduction du profil formé par les jonchets : la question de classement a servi à départager les envois entièrement bons. Nous avons donc primé, parmi les concurrents ayant résolu exactement ce concours, ceux qui ont indiqué un nombre se rapprochant le plus du véritable nombre d'envois qui nous sont parvenus : 1,341.

On trouvera, après les noms des lauréats, le nombre indiqué par chacun d'eux. Plusieurs concurrents ayant donné un nombre identique, force nous a été de procéder entre eux à un tirage au sort pour l'attribution de la place.

A notre grand regret, nous avons dû éliminer quelques envois dont les auteurs avaient omis de répondre à cette question de classement ou de donner leur adresse.



SERAND, Clomot, 1,441 ; DECRETTE, Vernon, 1,442.

21^e au 30^e Prix : UN CAPTIVANT VOLUME RELIÉ : Le Brick Sanglant, par G. de WAILLY.

C. MICHAUD, Grand-Croix, 1,420 ; F. JOLY-DEREUME, Momignies, 1,415 ; E. KRIST, Prémonté-Asile, 1,413 ; M^{me} BARLET, Boulogne-sur-Mer, 1,450 ; H. FISCHER, Paris, 1,450 ; COMMEYRAS, Caluire, 1,412 ; G. GAUDIN, Bordeaux, 1,412 ; F. GÉRARDIN, Paris, 1,412 ; J. DEMURGET, Ville-Morgon, 1,540 ; J. DURAND, Paris, 1,410.

31^e au 40^e Prix : UNE EXCELLENTE LOUPE, monture nickelée.

A. BERRUÉ, Argent-sur-Sauldre, 1,453 ; G. DAVILLÉ, Bar-le-Duc, 1,453 ; LOTTIN, Laval, 1,455 ; P. BOURSIER, Paris, 1,455 ; J. BASTIDE, Bois-Colombes, 1,456 ; E. NICOUN, Villeurbanne, 1,456 ; L. GOUDEAU, Tunis, 1,457 ; L. DUBOIS, Paris, 1,403 ; A. BOUFFAUX, Amiens, 1,460 ; Z. CANONNE, Beaumont-sur-Oise, 1,461.

41^e au 50^e Prix : UN ESSUIE-PLUMES, ivoire végétal.

MM. H. DUJON, Nogent-sur-Oise, 1,400 ; MICHEL, Brest, 1,400 ; E. DAYER, Laval, 1,462 ; G. BREDUILICARD, Reims, 1,400 ; GALOPIN, Dijon, 1,400 ; H. MARTIN, Cottange, 1,463 ; SALVATOR, Saint-Nazaire, 1,465 ; A. SIEGFRIED, Bresles, 1,465 ; A. SIMON, Saâcy-sur-Marne, 1,396 ; M. ARDELLE, Rouen, 1,395.

Dans les Oases de la Tripolitaine

Les Enchaînés

... Plusieurs Arabes ont été trouvés enchaînés aux palmiers. On suppose que les Turcs craignaient de les voir désertier... etc. (Les Journaux.)

Mersa d-Debban, la Petite Crique, — littéralement : port-des-Mouches, — ô douce oasis, qu'est-ce que la guerre a fait de toi?...

Située au bord septentrional du désert, cet océan aux vagues de sable, à un jour de marche de Gargaresh, Mersa d-Debban, la bien nommée, était vraiment, pour les caravanes venant du Sud, la promesse de la fin des fatigues, la halte sûre avant le terme du voyage. Un poète l'a chantée en ces vers naïfs dont le rythme nous échappe :

Je dis : la palmeraie te vêt d'une robe somptueuse,
Et la rivière se noue à tes flancs telle qu'une ceinture
[bleue...]

Là, hier encore, à l'ombre des rameaux sonores, vivait toute une population d'agriculteurs et de bergers, hommes paisibles. Et ce petit peuple coulait ses jours en la rusticité calme, près des tentes brunes. Il louait le Dieu de clémence et de miséricorde d'avoir un cheikh dont la bonté patriarcale était toute la gloire : Si-Abd El-Krîm ben-Hammadech et un sage m'rabout appeleur de bénédictions : Si-Embarek.

Or, voilà que, par la volonté de l'Éternel, — en cette année de l'Hégire 1327 à son terme, — un coup de foudre anéantit cette quiétude. Un matin, une tribu fugitive, déguenillée et affamée, vint demander asile et protection à l'oasis. Si-Abd El-Krîm la reçut en hôte généreux. Ces Bédouins lui confièrent, avec effroi, que les roumis, au mépris du droit des gens, par un coup de main brutal, s'étaient emparés du port de Tripoli et que leur âpre envahissement allait s'étendant peu à peu.

« Ainsi, ô les Musulmans, cette nouvelle serait exacte, — interrogea le cheikh dontant de ce récit, en son âme loyale; et ses bras élevés au-dessus de son front vénérable conjuraient le ciel; — ainsi, sans provocation, comme des sauterelles dévorantes, ils s'abattaient, ces maudits, en terre d'Islam? »

— Tu l'as dit en vérité, ô monseigneur! » d'une seule voix qui gémissait répondirent les errants.

Si-Abd El-Krîm dut se rendre à la fatale évidence. Sur-le-champ, il manda, devant sa tente, tous les hommes du douar et prit la parole en ces termes :

« J'en jure par celui en dehors de qui il n'est point de Dieu et par notre seigneur Mohammed (sur lui le salut!) son apôtre, l'heure est décisive pour le croyant ferme en sa foi. On nous apprend qu'un conquérant étranger — qu'il soit jugé là-haut! — s'avance les mains avides et sanglantes.

Que faut-il décider? Convient-il de lui payer le tribut?

— Non! non! jamais! » vociférèrent El-Adjemi ben Abd El-Aziz, Arezk bou-Rouh, Ghouïsem El-Hallila et vingt autres aux noms plus obscurs.

Et l'aîné du cheikh, le noble Belmor ben Abd El-Krîm, s'exclama, farouche :

« Par ta tête, ô monseigneur! l'égarément est-il sur toi, ou es-tu si âgé que tes prunelles ne distinguent plus un lion d'un âne acouardi? »

— Bien, ô mon fils! — applaudit le subtil vieillard. Et aux Bédouins : — Bannissez donc de vos esprits toute crainte. Fort de cet appui, le cheikh de Mersa d-Debban vous prend sous son aile protectrice. »

Présent à l'entretien, le pieux Si-Embarek, un doigt levé, parla à son tour ainsi :

« O mes frères, Dieu est le plus fin! Ces roumis imbéciles, en déchaînant la guerre sainte, hâtent leur perte. La seconde sou-rate du Koran sublime ne nous révèle-t-elle pas que « leurs cœurs sont scellés et leur entendement, que sur leurs yeux est un voile et qu'un châtiment exemplaire les guette »? Ce qui est écrit est inéluctable. Donc, réjouissez-vous avec moi. J'ai dit!... »

On acclama le m'rabout; on se prosterna devant lui pour baiser le pan de son burnous. Mais l'enthousiasme déborda — car ces pasteurs arabes sont des guerriers innés — quand le cheikh déclara qu'il allait indiquer l'emplacement des « caches » :

« Andjiou l-koull! — Venez tous! » ajouta-t-il, les guidant vers la palmeraie.

Là, sur son ordre, on débaya quelques pieds carrés et, bientôt, un silo se montra où nul n'en eût soupçonné un. Et l'on tira du sol, soigneusement engagés de peaux de moutons, et les antiques mousquets damasquinés, et les sabres à la lame aiguë, et les lourds pistolets, comme encore des sacs de balles et de poudre. Les armes brandies haut luisaient moins que les regards quand on déploya un étendard du Prophète dont la laine, jadis verte, était élimée par le temps et déchiquetée par la mitraille.

Le valeureux Si-Belmor sollicita l'honneur de le porter :

« A l'heure de Dieu, il flottera sur nous comme un signe de gloire! — conclut-il, et sa voix ressemblait à un rugissement.

— Ainsi soit-il » approuvèrent-ils tous.

Hélas! que devait-il résulter de si fermes desseins? Un à un, dans des escarmouches successives, lors de reconnaissances, les braves tombèrent sous le feu d'ennemis invisibles. Chaque nuit, les rangs des défenseurs de Mersa d-Debban s'éclaircissaient et, à chaque aurore, les mères, et les épouses, et les filles demandaient à ceux qui revenaient compte des absents :

« Allah! Allah! Où sont-ils, nos lions, partis hier avec vous? Les laisserez-vous dans le désert, gisant sans sépulture?... »

Et des nouvelles tragiques arrivaient jusqu'à ces isolés : le camp turc était dans le désordre et l'épouvante, vaincu par la famine et la peste. Aïn-Zara, l'oasis, la

grande sœur, avait dû se rendre. Les roumis se risquaient jusqu'à Tarhoûna et Garian, après avoir occupé Ben-Ghazi l'inviolée. Et l'on se racontait, — ô abomination! — que les Arabes, pris les armes à la main, étaient fusillés sans jugement, comme rebelles!

Et, par un matin d'horreur, le noble Si-Belmor, blessé, réapparut seul. Il avait abandonné, là-bas, dans la brousse, ses compagnons morts et sa cavale tuée sous lui. Il ne rapportait qu'une loque informe du drapeau du Glorifié.

Alors, une assemblée extraordinaire eut lieu à l'oasis. Le cheikh, en conseil, réunit les survivants — vieillards et femmes, — et la résistance jusqu'au bout fut décidée. Ce n'était même plus ce que c'avait été : un duel de combattants inégaux, mais un entêtement, mais un effort admirable et absurde de la faiblesse qui ne cédera point.

« Soit donc : nous ne capitulerons pas et que s'accomplisse la volonté divine! » résuma Si-Abd El-Krîm, tandis qu'une révolte luttait en son cœur avec le fatalisme de l'Oriental.

Un souffle d'héroïsme suprême passait dans les poitrines. Mais la chair est misérable. Oh! si la lâcheté les prenait avant de mourir — car leur destin pouvait-il faire un doute? Non : il n'était pas écrit qu'ils reculeraient à la fin. Les balles et les obus les broieraient en face!

« Au nom de Dieu! — ordonna le vénérable cheikh d'une voix mâle et presque joyeuse, — vous nous attacherez, ô les femmes, vous nous attacherez debout, à l'entour du douar, aux palmiers nourriciers. Et employez-y vos plus solides chaînes, car nous tomberons dans la défaite à notre poste où vous-mêmes viendrez nous délivrer après la victoire. Obéissez. J'ai dit!... »

Et pour l'exemple, le premier de tous, Si-Abd El-Krîm, à pas lents, alla s'adosser au tronc rugueux d'un arbre.

Vers ed-doh'a — entre neuf heures et midi, — les schrapnells crépitèrent dans l'oasis. Et cela ressemblait à un siroco anéantisiteur. Et les vieillards, appuyés sur leurs fusils inutiles, attendaient la mort aveugle qui frappe selon la destinée, la mort dont toute âme doit goûter le breuvage, enseigne la parole koranique.

Et quand les roumis vainqueurs, sûrs de leur œuvre de mal, pénétrèrent au sein de Mersa d-Debban, dans l'éclair des baïonnettes et des sabres, voici ce qui leur fut donné de voir :

Les hommes, le front dans l'herbe, gisaient raidis, ensanglantés, et des chaînettes d'or, d'argent ou de simple cuivre les liaient aux fûts des palmiers, — attaches puériles.

Et c'étaient les bijoux de ces femmes qui, maintenant, muettes d'épouvante, se tassaient au seuil des tentes basses.

Elles n'avaient pas trouvé mieux, les pauvres créatures, pour prouver leur amour et leur confiance à leurs impuissants défenseurs!...

GEORGES GUIMBAL.

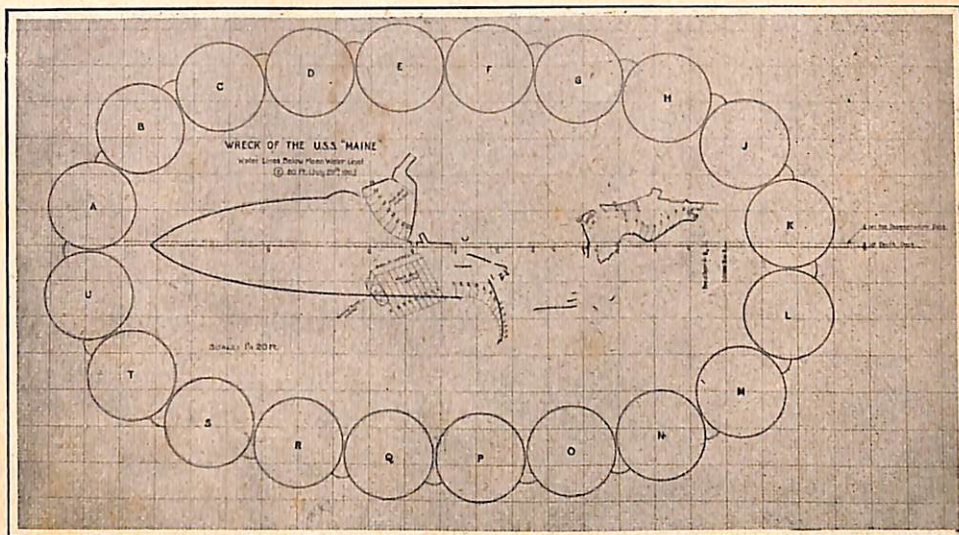
LA SOLUTION D'UNE ÉNIGME

Comment le "Maine" fit explosion

EST-IL besoin de rappeler à nos lecteurs, si jeunes qu'ils soient, le rôle historique que joua en 1908 le croiseur-cuirassé *Le Maine*? Nous n'aurons qu'à guider leurs souvenirs en disant que la destruction de cette belle unité de combat entraîna la guerre qui coûta à l'Espagne les derniers vestiges de son empire colonial.

Les relations étaient déjà très tendues entre l'Espagne et les États-Unis à cause de la rébellion cubaine, qui durait déjà depuis plus de dix ans et nuisait considérablement au commerce américain. Sur ces entrefaites, le *Maine* vint faire dans les eaux cubaines une visite soi-disant amicale. Et, soudain, comme il était à l'ancre dans la rade de la Havane, une explosion formidable le souleva d'une seule pièce.

Une mine sous-marine avait fait explosion sous le navire, ensevelissant sous ses débris tout l'équipage, soit près de trois cents hommes. Quelques jours plus tard, le gouvernement américain déclarait la guerre à l'Espagne, et



L'épave fut entourée d'un « cofferdam » formant ellipse qui avait 150 mètres de long sur 60 mètres de large. Cette vaste digue était constituée par vingt caissons aux parois en charpentes d'acier.

parois en charpentes d'acier, que de puissantes pompes emplirent de sable et de vase.

Nos lecteurs nous excuseront de ne pas nous étendre davantage sur la partie technique de

l'opération. Qu'il suffise de dire que l'enceinte étanche fut terminée en 1911.

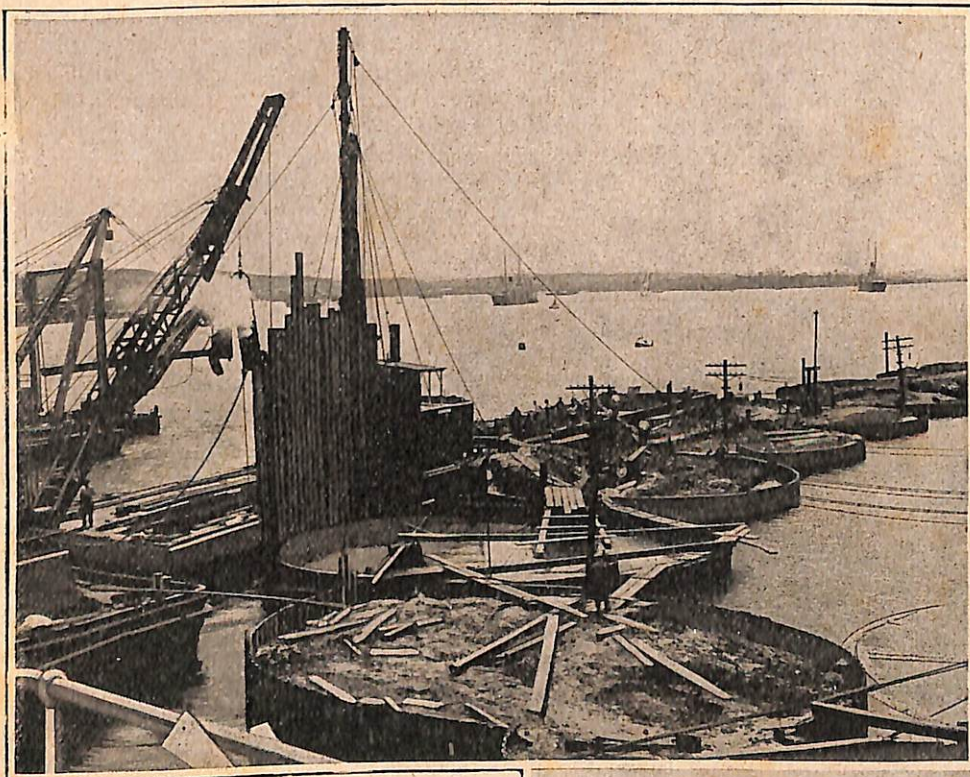
Alors, des pompes entrèrent en jeu, et le niveau de l'eau à l'intérieur de la digue baissa progressivement. La carcasse apparut enfin, et l'on constata qu'elle était recouverte d'une épaisse couche de mollusques.

Les ingénieurs américains purent s'assurer que le *Maine* avait bien été détruit par l'explosion d'une mine sous-marine. Des industriels offrirent au gouvernement américain de lui acheter la lamentable épave.

Leur intention était de l'exhiber dans les principaux ports américains! Plus tard, ils la découperaient en morceaux qui seraient vendus aux amateurs de souvenirs!

Le gouvernement américain repoussa naturellement de pareilles propositions, indignes d'un grand peuple, et, finalement, dans le courant de mars 1912, la coque du *Maine* fut remorquée au large et coulée au fond de l'océan, en présence des navires de l'escadre de l'Atlantique, qui saluèrent sa disparition d'une salve de coups de canon.

JACQUES D'IZIER.



De puissantes pompes emplirent les caissons de sable et de vase qui devaient rendre étanche l'emplacement du navire.

les hostilités s'engageaient au cri de *Remember the Maine!* Souvenons-nous du *Maine!*

Les Espagnols prétendirent que le navire avait été détruit par une explosion interne, comme devaient l'être plus tard le *Iéna* et le *Liberté*, tandis que les Américains se rangèrent à l'opinion que l'explosion avait été externe. L'énigme ne devait être solutionnée que treize ans plus tard par la mise à sec de l'épave.

Voici comment les ingénieurs américains procédèrent à cette opération d'un caractère exceptionnel.

Ils se mirent à l'œuvre en 1908 et commencèrent à entourer l'épave d'un cofferdam formant ellipse qui avait 150 mètres de long sur 67 mètres de large. Cette vaste digue était constituée par vingt cylindres, ou caissons aux



COMMENT LE « MAINE » FIT EXPLOSION

L'opération dura trois ans; lorsque la carcasse du « Maine » apparut, les ingénieurs américains purent s'assurer que le navire avait bien été détruit par une mine sous-marine.

DU HAVRE AU PAYS DES BONIS

Les Aventures de "Propre-à-Rien"

par
Jules LERMINA

PREMIÈRE PARTIE La Révélation.

Chapitre V

Lueurs dans la nuit (Suite.)

QUAND le maire revint dans son cabinet, il trouva Jacques les coudes sur le bureau, la tête appuyée sur ses mains, si fort absorbé dans ses pensées qu'il n'avait même pas entendu la porte s'ouvrir.

Il s'approcha de lui, puis lui posant la main sur l'épaule :

« Eh bien, mon pauvre garçon ! » dit-il doucement.

Jacques tressaillit, comme éveillé en sursaut, et, tournant la tête vers M. Mallet, il resta quelques instants immobile, impuissant à parler, tant il avait la gorge serrée.

« Voyons, mon enfant, remettez-vous... je comprends très bien l'émotion douloureuse que vous avez ressentie... Que voulez-vous ! les faits sont les faits et rien ne peut les effacer... »

Jacques fit sur lui-même un effort violent :

« Monsieur, dit-il, je vous remercie de m'avoir fait lire ces papiers... je ne vous adresserai qu'une question : croyez-vous que mon père fût coupable?... »

— Tout le monde ici l'a cru...

— Mais vous... vous-même ?

— Comment pourrais-je vous répondre ? Les jurés étaient d'honnêtes gens... et je n'ai pas le droit de discuter leur verdict... les circonstances, les témoignages accablaient votre père...

— Jusqu'à la fin il a crié qu'il était innocent... ma mère n'a jamais douté de lui...

— Je ne puis dire le contraire ; mais l'opinion publique était contre lui, et en fait, il n'a pu fournir aucune preuve de son innocence... estimez-vous déjà bien heureux que la clémence du chef de l'État l'ait arraché à l'échafaud... Mais, ajouta-t-il avec une certaine hésitation, ces documents ne vous ont-ils pas convaincu vous-même de sa culpabilité...

— Non, cent fois non, cria le petit. Au

contraire, le bâton ne lui appartenait pas, il n'était pas vrai qu'il fût un ivrogne, la sacoche n'était pas en sa possession...

— Mais Lavalette n'en a pas moins été assassiné... nul, sinon votre père, n'a été vu auprès de lui... croyez-moi, mon cher enfant, ne vous forgez pas de chimères... votre père a été justement condamné...

Jacques le regardait attentivement. Il reprit à voix basse :

« Et si je vous affirmais, moi, que vous ne le croyez pas ? »

fait pour moi... Cela ne vous fâche pas que je vous dise que vous êtes un brave homme... »

Il s'était levé et lui tendait les mains.

M. Mallet, très ému, l'attira contre lui et l'embrassa. Le gars lui jeta les bras autour du cou et lui rendit son baiser à pleines lèvres.

« Qu'allez-vous faire maintenant, mon petit ?... »

— Retourner au Havre d'abord... et puis, je ne sais pas... il faut que je pense,

que je réfléchisse... songez donc, je n'ai pas quinze ans, je ne sais rien, je ne connais rien... je ne puis prendre comme cela une résolution tout de suite...

— Vous travaillez au Havre ?...

— Oui, apprenti... que tout le monde appelle Propre-à-rien !... et qui veut devenir bon à quelque chose... »

Il s'arrêta un instant, comme hésitant avant de parler encore.

« Voulez-vous me permettre encore une question ? »

— Faites.

— Est-ce que vous connaissez M. Vatard ?

— Vatard ! fit M. Mallet en cherchant dans sa mémoire.

— Oui, un monsieur qui a déposé au procès... et qui n'a pas chargé mon père... c'est lui qui est venu me chercher après la mort de ma mère...

— Oui, oui, je me souviens. Il est même venu me trouver à ce moment-là pour me demander s'il y avait des formalités à remplir... un grand, fort... qui a au Havre une scierie, des ateliers...

— C'est bien lui... j'étais son ouvrier il y a encore deux jours, mais... je l'ai quitté... quand vous l'avez vu, il n'a rien dit d'intéressant au sujet de mon père ?

— Rien de particulier... seulement, il m'a semblé

qu'il le plaignait, qu'il se préoccupait beaucoup de votre sort... Ah ! je me souviens encore, il était avec sa femme, une bonne dame qui semblait très triste et qui a tenu à laisser une petite somme pour les pauvres de la commune... son mari avait l'air de beaucoup l'aimer... et, si j'osais dire, de la craindre un peu... et pourtant, elle n'avait pas l'air méchant, certes... c'était tout.

— Et un autre, Jérôme Lattet... vous rappelez-vous ce nom-là ?... c'est lui qui a déclaré avoir reconnu la silhouette de mon père sur le pont...

— Je me rappelle vaguement... c'était un paysan, assez miséreux... mais il y a bien



LES AVENTURES
DE PROPRE-A-RIEN

Jacques bondit et s'élança à la poursuite du fuyard. (P. 454, col. 3.)

M. Mallet tressaillit.

« N'insistez pas, mon enfant, mes réponses ne pourraient que vous attrister. Voyons, ne me faites pas regretter de vous avoir communiqué ces pièces. Je m'aperçois que vous n'avez pas pris de notes... »

— Oh ! c'était inutile. Tout cela est gravé dans ma mémoire, ligne par ligne, mot par mot... soyez tranquille, je n'oublierai rien... et surtout je me souviendrai du dernier mot de mon père : « Je suis innocent ! » Il l'a dit, il l'a crié ; pour moi, son fils, il n'est pas d'autre vérité que celle-là... Maintenant, monsieur, il me reste à vous remercier du fond du cœur — oh ! bien sincèrement, j'en suis sûr, — de ce que vous avez

longtemps qu'il a quitté le pays et il n'y est jamais revenu...

— Merci. Maintenant je m'en vais... encore une fois, merci de votre bonté... quoi qu'il arrive, je vous en serai reconnaissant toute ma vie... voulez-vous me permettre de me rappeler quelquefois à votre souvenir?

— Certes. Je vous le demande même. Je m'intéresse beaucoup à vous... d'ailleurs vous êtes un enfant du pays... et si vous avez jamais besoin de moi, n'hésitez pas... si je puis vous aider, je le ferai de grand cœur...

— Alors... vous ne m'en voulez pas d'avoir... mon père au bain?

— Allons donc! en supposant que votre père fût coupable, vous n'êtes pas responsable du crime commis...

Il avait prononcé cette phrase comme sans y songer.

« Vous voyez bien, cria le petit, que vous n'êtes pas sûr de la culpabilité de mon père!... Ah! que cela me fait de bien!... Adieu, adieu, monsieur, et encore une fois, merci, merci!... »

Et il s'élança dehors.

Chapitre VI Chez la mère Poitou

Si, dans son voyage d'aller vers Mantes, Jacques avait regardé curieusement les hommes et les choses qui défilaient devant ses yeux, tout autre fut le retour.

Comment il regagna la gare, combien de temps il lui fallut attendre le train, comment il s'installa dans le wagon, comment il atteignit le Havre, il lui eût été impossible de le dire : tous ces gestes s'étaient accomplis machinalement, par une sorte d'action réflexe dont il ne se rendait aucun compte, tant ses idées formaient dans sa tête un inextricable et étourdissant chaos.

Les lignes du dossier miroitaient devant ses yeux, en un enchevêtrement d'où surgissaient des noms, des mots qui lui semblaient produire en son cerveau une explosion sourde ; certes, il avait bien lu et tout lui avait paru d'une précision, d'une clarté absolues.

Maintenant cela lui semblait obscur, mystérieux, illogique : les voix de tous ces gens, juges, président, témoins, bruisaient à ses oreilles comme ces murmures de coquillages qui donnent l'illusion des vagues. Puis, au-dessus d'elles, s'élevait une autre voix, solitaire, déchirante, et cette voix criait :

« Je suis innocent!... »

Celle-là lui semblait sincère, humaine.

« Le Havre! tout le monde descend! »

Il tressauta sur son banc et dut regarder un instant autour de lui pour se souvenir de l'endroit où il se trouvait : il sortit du wagon, se plongea dans la foule qui l'entraîna et il se trouva hors de la gare, dans la nuit que piquaient les lueurs des becs de gaz.

Il regarda l'horloge : dix heures du soir.

Il ne s'était pas encore demandé où il irait passer la nuit : depuis deux jours, il était revenu vers onze heures du soir aux

ateliers de M. Vatard, où jusque-là il avait logé dans une petite chambre dont il avait encore la clef.

Mais ce soir-là, lorsque lui revint le souvenir de cette chambre, il eut un frisson involontaire : il ne raisonnait pas, il ne cherchait pas à expliquer.

Décidément, il sentait qu'il ne devait pas user de cette hospitalité. Pourquoi? Il ne le savait pas. Une répulsion incompréhensible s'imposait à lui. Où irait-il? Il n'en savait rien. Ailleurs, voilà tout.

Il s'arrêta à l'entrée du large boulevard qui fait face à la gare, et là dans l'ombre, il s'assit sur un banc.

Il sentait le besoin de se reposer, quoiqu'il ne fût pas fatigué : d'être seul, de ne point parler, quoique depuis Mantes il n'eût adressé la parole à personne.

Enfin, il eut une sorte de sursaut de conscience. Voyons! Qu'avait-il donc?... D'où venaient cet accablement, cette lassitude plus morale que physique?...

Il avait voulu savoir la vérité, il était allé la chercher, il la possédait. Était-elle en somme plus terrible qu'il ne se l'était imaginé? Nullement. Il en restait au point où il se trouvait la veille, fils d'un condamné, rien de moins, mais aussi rien de plus.

« Allons! Allons! se murmura-t-il à lui-même, est-ce que tu ne serais par hasard que le Propre-à-rien qu'on t'a toujours accusé d'être? Est-ce que la première fois que tu dois agir par toi-même, tu faiblirais déjà? »

Et il se disait encore qu'il avait, qu'il voulait, qu'il devait avoir une grande tâche à remplir — laquelle? il ne la concevait pas encore clairement, — mais qu'en tout cas, il devait résister à la veulerie qui l'envahissait.

Il se leva, comme de force, et fit quelques pas, s'affermissant sur ses jambes qu'il croyait sentir sous lui cotonneuses et rompues.

Il revint au banc et s'assit encore, déjà la tête plus claire.

« Qu'ai-je encore d'argent? » se demandait-il.

Il n'avait pas compté, dépensant ce qui lui semblait nécessaire, pour se vêtir, pour payer le chemin de fer. De manger, il avait été à peine question : il s'était contenté de pain et avait bu aux fontaines.

Il fouilla dans sa poche et atteignit son porte-monnaie. Puis, se penchant vers le plus prochain bec de gaz, il compta.

Sur soixante francs que lui avait donnés Mme Vatard, il lui restait encore vingt-six francs. Il eut un mouvement de surprise désappointée : mais il calcula. Vingt-cinq francs de vêtements, trois francs de chapeau, quatre francs de voyage, du pain... le compte était facile à faire.

Vingt-six francs. Son logis lui coûterait un franc, avec une livre de pain, il irait jusqu'au lendemain, avec presque vingt-cinq francs.

Que ferait-il au matin?... Il remuait quantité de projets vagues, impossibles, encore indéfinis.

Puis insensiblement, brisé plus qu'il ne voulait se l'avouer, il baissa la tête sur sa poitrine et s'endormit.

Pauvre gars!... Il commençait son apprentissage des misères humaines.

Il sommeillait lourdement, ayant perdu toute notion des choses extérieures...

Soudain il frissonna, poussa une exclamation sourde et ouvrit les yeux...

Il avait senti un frôlement étrange, un glissement dans sa main.

Il la regarda et soudain comprit...

Il s'était endormi, tenant son porte-monnaie entre ses doigts, et le porte-monnaie n'y était plus...

On venait de le lui voler...

Et il aperçut à une vingtaine de mètres de lui une ombre qui s'enfuyait...

Il bondit et se lança à sa poursuite... Oh! sa fatigue avait tout à fait disparu, il retrouvait l'élasticité de ses quinze ans...

L'autre, l'inconnu, le voleur, détalait à toutes jambes et venait de tourner le coin d'une rue transversale : mais en un élan, Jacques était sur ses talons, si rapide que le misérable entendit son haleine derrière lui.

C'était un homme d'assez haute taille, un vagabond vêtu presque de haillons. Voyant ce gamin affalé sur un banc, il l'avait patiemment guetté : il avait vu compter son argent.

Maigre aubaine, sans doute, Propre-à-rien n'ayant pas la mine d'un millionnaire ; mais l'occasion était tentante. Arrive qui plante, il y aurait ce qu'il y aurait.

La soustraction avait été habilement pratiquée. Comment diable l'autre s'était-il réveillé? Et voici que le voleur se savait poursuivi, pris peut-être.

D'une volte-face rapide, il se retourna, non sans avoir tout d'abord glissé son butin dans sa poche...

Dans l'ombre de la rue mal éclairée, il vit Jacques et eut un soulagement. Un gosse, haut comme sa botte... fallait pas qu'il fit le méchant!

Il s'agissait seulement de payer d'audace.

Il marcha délibérément à la rencontre de Jacques, en grognant à mi-voix :

« Qu'est-ce qui te prend, espèce de propre à rien, de me courir après comme ça... »

A peine acheva-t-il sa phrase.

Sans un mot, Jacques s'était rué sur lui et l'avait saisi à la gorge.

Le choc avait été si violent que le voleur chancela, tomba, entraînant Jacques qui s'accrochait à lui.

« Ah! tu verras, grondait le gars affolé de colère, tu verras si je suis un propre à rien... rends-moi mon argent, ou je t'étrangle... »

L'autre suffoquait : mais, solide en somme, il fit un effort de reins et se redressa à demi, dégageant son cou.

« Mon argent! Mon argent! » répétait Jacques en lui martelant le visage à coups de poing.

Les coups étaient si violents qu'en vérité l'autre ne songeait qu'à les parer, le sang giclait de son nez, de ses lèvres...

Il eut peur et un cri s'échappa de sa gorge :

« Assassin ! cria-t-il. Assassin ! »

Et il se passa ce fait stupéfiant que Jacques tout à coup desserra son étreinte et que ses poings se relevèrent...

Assassin ! Est-ce que, vraiment, il deviendrait un assassin, lui aussi...

Comme son père !...

En une seconde, une vision avait traversé son cerveau, de gendarmes, de juges, de jurés, de témoins...

Il ne frappa plus.

L'autre, qui ne devinait certes pas ce qui se passait dans cette tête d'enfant, eut la sensation de la délivrance et, bondissant sur ses pieds, il défonça d'un coup de tête la poitrine de son adversaire.

Jacques fit han !... et à son tour tomba...

Le voleur, muni de son butin, s'élança de toute la force de ses jarrets et disparut dans la nuit...

Le gars s'était affalé dans le coin d'une porte, ayant aux lèvres des filaments de sang qui coulaient sur son menton.

Il perdit connaissance. Quand il revint à lui, l'obscurité était profonde.

Il ne se souvint pas tout d'abord et se demanda où il était, et pourquoi il se trouvait ainsi dans la rue, en pleine nuit.

A un mouvement qu'il fit, il éprouva dans les côtes une douleur si vive qu'il dut se mordre les lèvres pour ne pas crier...

Ce lancinement le réveilla tout à fait et il se souvint...

Pour se convaincre de la réalité, il tâta sa poche : le porte-monnaie n'y était plus. C'était donc bien cela. Il avait été volé... et rossé.

Il se remit sur ses pieds, ayant peine à respirer.

Pourtant, il se tâta soigneusement : il lui parut qu'il n'avait rien de cassé... et il se rappela que, s'il l'avait voulu, il aurait pu reprendre son bien, mais qu'il ne l'avait pas fait, à cause de ce mot, de ce mot horrible que l'autre lui avait craché au visage... Il s'était accoté au mur.

« Ainsi, murmura-t-il, je n'ai plus rien. Je suis plus pauvre que le plus pauvre des mendiants des rues. Ah ! le mauvais homme ! »

Et, involontairement, par une saute singulière d'esprit, il ajouta :

« Fallait-il qu'il fût malheureux pour commettre une si vilaine action !... »

Il se mit à marcher, au hasard, avec la vague intention, mais bien à regret, de retourner coucher à l'atelier Vatard. Mais à mesure qu'il avançait du côté du port, sa répulsion le ressaisissait.

Alors quoi?... Il allait tout droit devant lui, faisant tous ses efforts pour ne pas tituber : rencontrant une ronde de sergents de ville, il se raidit et passa le plus vite qu'il put. La police lui faisait peur, d'intuition. Il fallait qu'on crût qu'il était très pressé d'arriver quelque part.

Et il atteignit le boulevard Maritime : la douleur de sa poitrine augmentait, sa respiration se faisait courte, sifflante. Oh ! un toit, un lit ! s'étendre, dormir, ne plus penser à rien, ne plus souffrir !

(A suivre.)

✂ JULES LERMINA.

✂ Les Commerces insoupçonnés ✂

Souvenirs de voyages truqués

Que vous alliez passer vos vacances en Suisse, dans les Pyrénées ou sur la côte bretonne, vous ne manquez certainement jamais de rapporter quelques souvenirs de votre séjour, pour vous d'abord et pour vos amis quelquefois. Votre album de cartes postales une fois rempli, vous n'avez pas manqué d'exercer plus ou moins heureusement vos talents d'amateur photographe. Mais cela ne vous suffit pas encore, il vous faut des souvenirs plus « couleur locale ».

Dans les stations balnéaires, vous vous êtes rabattus sur les statuette à bon marché qui fixent les traits mâles du loup de mer ou la silhouette gracieuse de la pêcheuse de homards. A peine avez-vous remarqué qu'à Étretat, Cancale ou les Sables-d'Olonne ces images de terre cuite essentiellement locales étaient les mêmes, sans distinction de costumes. Est-ce qu'on discute l'authenticité d'un objet acheté sur place !... Du reste l'artiste n'a pas manqué d'écrire au pied de sa statuette : « Souvenir des Sables, de Cancale ou d'Étretat ».

Au mont Saint-Michel, on vous a mis de force dans les mains... à un prix très avantageux, des portes-mines en os sculpté où, en louchant, vous pouvez apercevoir, à travers une lentille grosse comme une tête d'épingle, cinq ou six vues microscopiques. Ailleurs, vous avez acquis un panier de pêche, un chapeau de jone, une paire d'espadrilles sur lesquelles une brodeuse mieux intentionnée que pleine de talent avait inscrit en laine rouge ou bleue le nom d'une plage à la mode ou d'un petit trou pas cher.

En bien ! neuf fois sur dix vous pourriez vous éviter cette peine car ni le pêcheur en terre cuite, ni le cadre de coquillages, ni l'espadrille vendéenne ne prouvent que vous avez quitté Paris. Vous pourriez vous les procurer au bazar du coin.

En réalité, aucun de ces souvenirs locaux n'est vendu dans son pays d'origine. Les gros coquillages viennent des mers chaudes et jamais personne n'en a ramassé de semblables sur nos côtes. Les petits eux-mêmes, ceux qui ornent les coffrets, cadres et guérites vernies, sont importés en quantités énormes des îles Fidji, du Japon, et aussi du Gabon. Il existe même aux Philippines un roi nègre, souverain d'une petite île, qui a gagné depuis quinze ans plus de 50,000 francs en exploitant ces coquillages très abondants sur les rivages de son pays. Les trafiquants espagnols et américains qui viennent chercher ces cauris lui donnent en échange des armes, des outils, des vêtements que le souverain noir se charge d'écouler ensuite dans tout l'archipel des Philippines contre de l'argent monnayé.

Ces petits cauris sont répandus sur toute la surface du globe et ce n'est pas seulement dans nos stations balnéaires qu'on les retrouve, mais sur les plages anglaises, belges, américaines, partout où des baigneurs et des touristes peuvent désirer acheter un « souvenir du pays ».

Ce trafic des souvenirs de voyages donne lieu en certains pays aux truquages les plus curieux. C'est ainsi qu'à Londres nous avons visité, il y a quelques années, une véritable petite usine où des imitateurs habiles copiaient, avec leurs tares, leurs brisures et surtout leur

patine, des effigies de divinités égyptiennes trouvées dans des tombeaux au pays des pyramides. Toutes ces statuette de pierre, dont beaucoup n'avaient qu'une jambe ou pas de tête, étaient expédiées au Caire d'où un correspondant de la maison les dirigeait sur les points les plus fréquentés par les touristes. Et cela explique comment, depuis les fouilles faites par Mariette et Champollion, les nuées de voyageurs qui chaque hiver s'abattent sur l'Égypte peuvent encore se procurer à des prix abordables des souvenirs de l'époque des Pharaons.

Rappellerons-nous l'amusante aventure arrivée à Alexandre Dumas quand plusieurs années après l'apparition de Monte-Cristo il visita le château d'If... A sa grande surprise, le gardien ayant montré aux visiteurs le cachot d'Edmond Dantès et de l'abbé Faria exhiba quelques-unes des plumes (les dernières !...) fabriquées au cours de sa détention par l'ingénieur ecclésiastique et déclara qu'il les vendait pour ses petits bénéfices...

L'abbé Faria et Monte-Cristo n'ayant jamais existé que dans son imagination, Alexandre Dumas fut du coup légèrement interloqué. Mais pour ne pas faire de tort à ce brave homme il acheta l'une de ces plumes qui, en somme, symbolisait ses succès.

Il y a comme cela dans nos châteaux historiques et un peu partout à travers le monde, des marchands de plumes d'abbé Faria.

✂ CYRILLE VALDI.

OUVRIER, FONCTIONNAIRE ET SOLDAT

La Domestication des Éléphants

Voilà de longs siècles que l'Inde possède des éléphants domestiqués. Mais, jusqu'à nos jours, ceux-ci servaient surtout de bête de somme, pour le transport des hommes et des objets. Ce sont les Anglais qui ont tiré parti de toutes les qualités de l'éléphant, dont la force prodigieuse, jointe à une très vive intelligence, peut rendre de très grands services.

L'éléphant devient volontiers maçon. Il économise une main-d'œuvre coûteuse pour le transport des blocs de pierre. Il roule des blocs énormes en les retournant d'une simple poussée du front, ou en s'aidant au besoin de ses genoux.

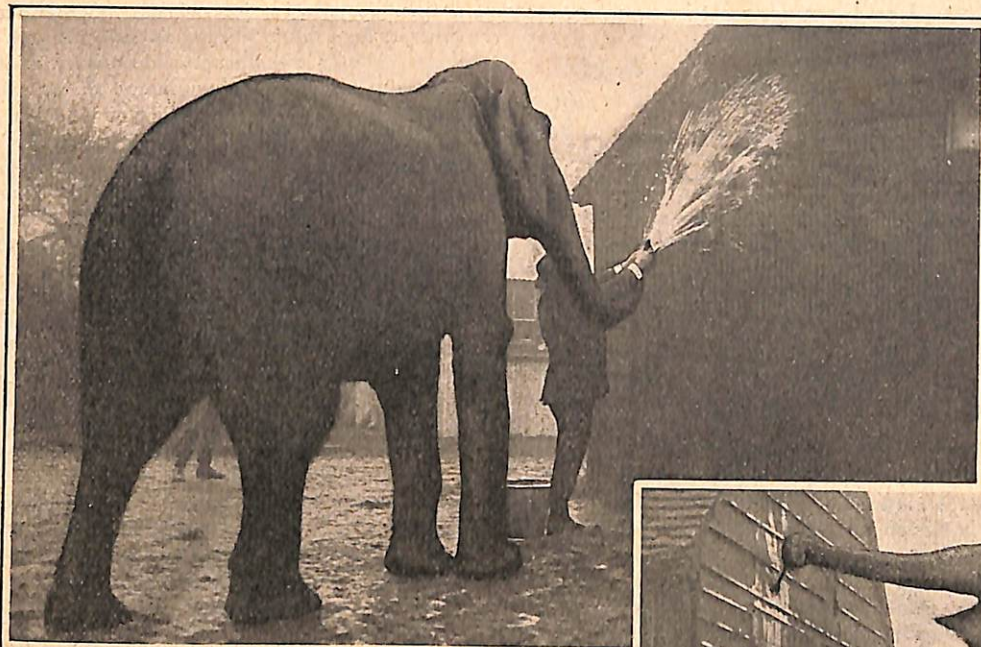
Avec sa trompe, il soulève des pierres de taille de dimensions respectables et les pose une à une sur le mur en construction à l'endroit indiqué, avec une telle précision qu'il suffit de quelques coups de truelle pour les ajuster.

Il est aussi bûcheron.

Le plus aisément du monde il déracine des arbres de sept à huit mètres de haut : il lui suffit d'appuyer sa tête sur le tronc et de s'arc-bouter sur les pieds de derrière pour que l'arbre cède et s'abatte. L'arbre tombé, il le piétine adroitement pour casser les grosses branches.

Il transporte à de grandes distances et empile des pièces de bois, liées entre elles et suspendues à sa mâchoire par un cordeau.

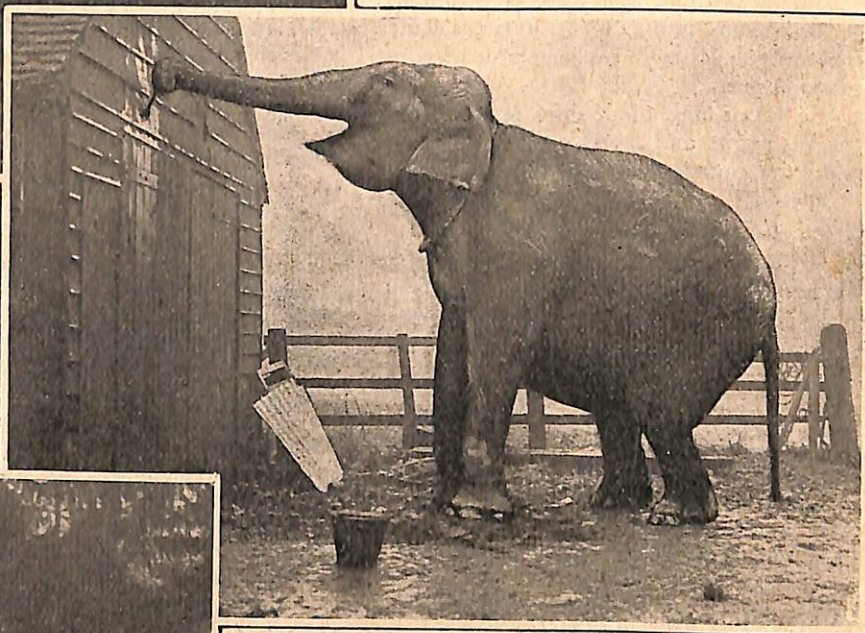
On se sert également de ce gros pachyderme pour des travaux plus délicats, comme le montrent nos gravures. On sait que l'éléphant peut emmagasiner dans sa trompe des quantités d'eau assez considérables, pour les expulser à volonté sous forme d'un jet puissant. Quoi de plus ingénieux que d'utiliser cette faculté pour laver les murs ou les façades, en dirigeant avec les mains la trompe de l'animal comme



L'énorme pachyderme emmagasine dans sa trompe l'eau nécessaire pour laver le mur de ce bangar et la lance d'un souffle puissant.

un tuyau en caoutchouc? La trompe sert aussi à sec, comme un tampon énergétique, pour frotter ou essuyer les parois; mais on l'utilise encore à manier le pinceau pour badigeonner et peindre les murs.

L'intelligence de l'animal a permis de dresser des éléphants facteurs, dont le fidélité est à toute épreuve. Il ne



Armé d'un pinceau placé au bout de sa trompe, le brave animal s'efforce de repeindre le mur qu'il a si bien lessivé auparavant.

les Anglais ont pris dans l'Inde des mesures énergiques pour sauvegarder ce précieux auxiliaire. Les chasses ont été soumises à une réglementation sévère et les mises à mort rendues très difficiles grâce à un artifice ingénieux: tous es éléphants sauvages de l'Inde anglaise ont été déclarés propriété de la couronne.

HENRI VERSANES.



Personne n'oserait attaquer ce fonctionnaire d'un nouveau genre qui part à travers la brousse chargé d'un message important.

faut pas, évidemment, leur confier de petites missives qui risqueraient d'être mises à mal par leur robuste organe de préhension. Un fort rouleau solidement ficelé fait mieux l'affaire: l'éléphant le saisit dans sa trompe qu'il tient élevée, hors de toute atteinte, et, fier de sa mission, il le porte fidèlement à son destinataire.

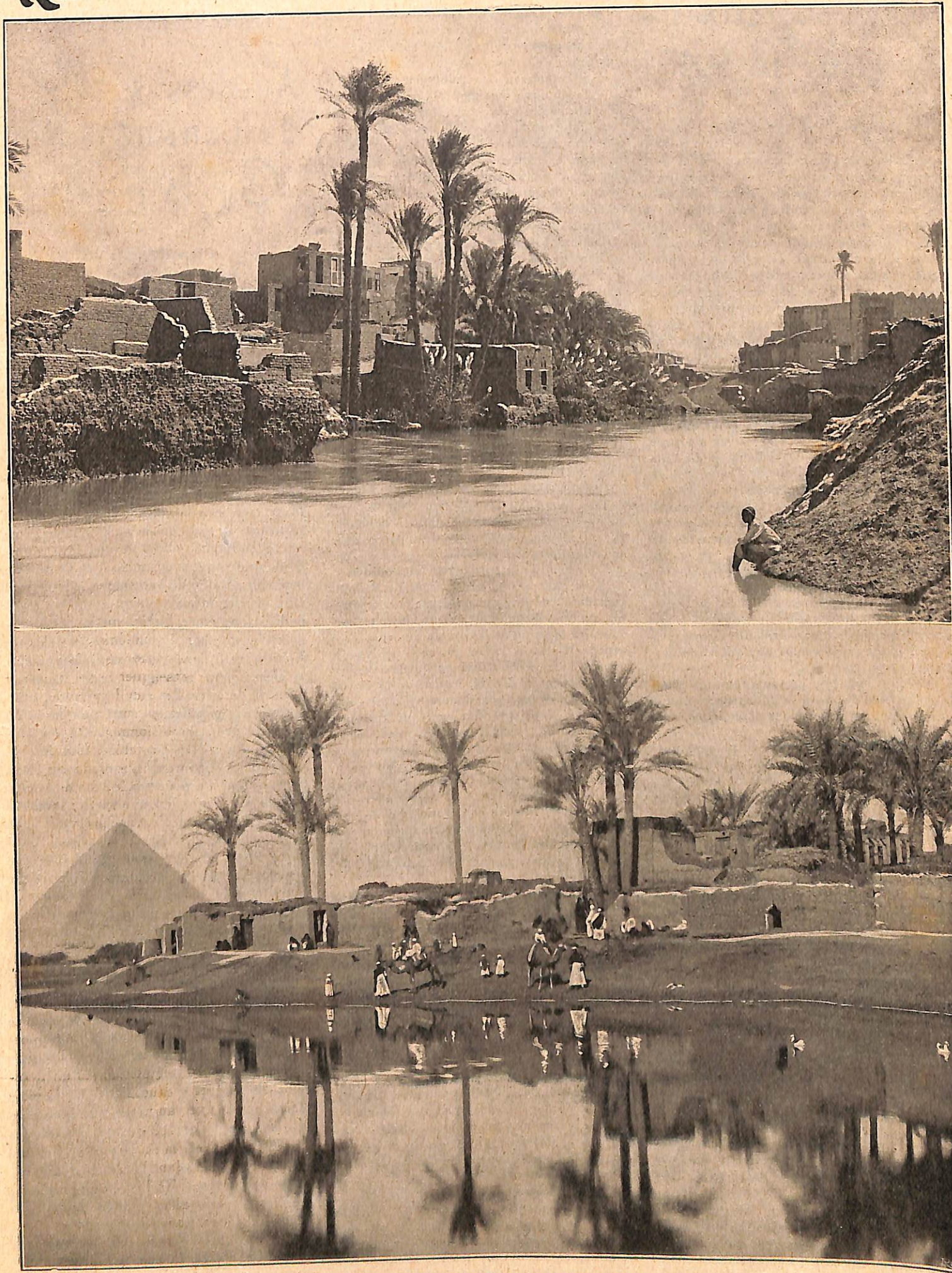
Les Anglais ont renoué aussi les vieilles traditions de l'éléphant guerrier, qui n'ont jamais été perdues complètement aux Indes, depuis l'époque où ces animaux combattirent contre les armées d'Alexandre. On sait que les Carthaginois, les Grecs et les Roumains les utilisèrent dans les batailles: on les enivrait parfois pour les rendre furieux.

Il ne s'agit pas aujourd'hui de remettre en honneur de semblables coutumes: les Anglais utili-



LA DOMESTICATION DES ÉLÉPHANTS

Jamais ce facteur improvisé ne remettra à d'autres le pli qu'il a mission de porter à son destinataire.



AU PAYS DES FELLAHS ✻ SUR LE NIL

Avant la construction des barrages, chaque année vers le mois d'août, les villages arabes groupés autour des pyramides étaient envahis par les eaux du Nil qui souvent entraînaient avec elles les pauvres cases des habitants. A cette époque on immolait une jeune fille de 18 ans; maintenant elle est remplacée par un agneau.

AU PAYS DES FELLAHS



Sur le Nil



La barque glisse sur les eaux calmes et vertes, ces eaux qui viennent d'engloutir tant de vies humaines au mois d'avril dernier au moment de la célébration de la grande fête du printemps, dite Chamel-Nessim.

Pendant que son marinier manœuvre, le reis joue, sans se lasser jamais, de l'antique flûte à trois branches, ou chante de sa voix claire, bien timbrée, les vieux airs bizarres de son pays; tout se fait en musique sur le Nil. Le faubourg de la ville, ses maisons carrées de pierre blanche surmontées de terrasses, qu'entourent des bouquets de grenadiers, de tamarins, de mimosas, qu'ombragent des palmiers et des sycomores, fuient derrière nous.

Sur la route vont ou reviennent de ces Arméniens robustes, qu'en raison de leur endurance, de leur sobriété, de leur activité, les Turcs ont surnommés « les chameaux de l'Empire »; presque tous marchands d'eau ou de maïs, poussant devant eux de vaillants petits ânes.

Très vite le Nil, El Bahr, le Fleuve, comme disent si justement les indigènes, prend des proportions de petite mer; sous la brume matinale légère et cendrée, les contours se noient, mêlant sous le ciel déjà pâle d'ardente chaleur la terre et les eaux.

Vers dix heures, la brume se déchire, s'envole, s'éparpille au-dessus des roseaux, laissant voir à perte de vue les immenses champs de bersin, ce trèfle géant de l'Égypte. Le long de la berge, des pachas suivis d'une brillante escorte passent, montés sur des ânes aux selles multicolores.

Quelques villages, presque toujours construits au bord de l'un de ces bienheureux étangs que laissent les inondations périodiques, défilent devant nous.

Pauvres cases de terre pour la plupart, mais qu'animent toujours la gaieté des poules picorant au soleil, la verdure des cotonniers, des indigotiers, du henné, les plantations de tabac, de maïs, de fèves; devant chacune d'elles, de véritables armées de marmots bruns et nus se roulent en piaillant du soir au matin dans la poussière.

De distance en distance, spectacle vraiment pénible, de malheureuses fellahines, armées de frondes, juchées sur des piédestaux de terre au milieu des champs, lancent fort adroitement des pierres aux oiseaux, éternels pillards de la récolte future.

Comment résistent-elles à pareil soleil, à pareille fatigue? Mystère.

Bien cruel aussi le sort des hommes voués au maniement du « chadouf ». Cet instrument assez compliqué, tout un système de leviers suspendus sur des traverses horizontales, est destiné à puiser à l'aide de seaux de cuir l'eau du Nil, déversée ensuite en d'étroits canaux qui circulent à travers les terres. Il est des chadoufs à quatre ou cinq étages; le métier est éreintant et cependant ces hommes nus, ruisselants, halestants sous le ciel de plomb, trouvent le moyen de chanter encore; l'Égyptien doit rendre l'âme en chantant.

Nous croisons maintenant une troupe de Bédouins en quête de l'endroit où se planteront les tentes en poil de chèvre et de chameau; tentes basses, carrées, qui ne contiennent guère que les armes, lances de trois à quatre mètres de longueur, la plaque à cuire le pain sur l'âtre improvisé à la hâte, alimenté de crottin de

chameau; si l'on joint à cela une cafetière, une marmite, un sac en cuir servant à puiser l'eau si excellente à boire du Nil, l'inventaire est complet.

Pour le moment, les Bédouines, vêtues d'une simple tunique ouverte sur l'épaule, retenue par une ceinture de cuir sur le pantalon brodé, vont, blotties sur le handedj formé de branches d'arbres, fixé sur le dos des chameaux; ménagères actives, elles occupent les loisirs du voyage à moudre entre deux petites meules de pierre le blé qui, tout à l'heure, à la halte prochaine, cuira sous la cendre pendant que se fera la traite des chamelles et des brebis, que se prépareront les dattes et le miel du repas.

Le jour avance, le soleil baisse à l'horizon, les buffles noirs se couchent, gavés, froissant de leurs corps lourds la moisson fauve; sur les bords du fleuve, des hommes se prosternent pour la prière; le son du tarabouka monte des villages proches.

Soudain, sur la rive, quelque chose nous intrigue : devant une maison de médiocre apparence, tout un rassemblement de femmes, d'enfants est en attente.

Quelque événement inusité a frappé là ces femmes au moment où elles allaient puiser, dans leurs urnes de cuivre à la forme antique, l'eau du fleuve.

Drapées de bleu, le visage découvert marqué de tatouages bleus également, les bras de forme très pure cerclés de bracelets de verroteries, elles demeurent immobiles, très décoratives, en belles poses sculpturales.

Nous voulons savoir : le reis fait aborder.

Fi ! la laide chose ! Ces femmes, ces enfants, guettent l'arrivée du propriétaire de cette maison, un marchand de maïs et de fourrage, condamné à la peine de l'« oreille clouée ». Tout négociant accusé de fraude sur le poids ou la qualité de la marchandise est appelé à comparaître devant le Radhi, lequel, après l'avoir dûment interrogé, le condamne, s'il est reconnu coupable, à l'exposition pendant quelques heures devant sa propre habitation. Deux kaous se saisissent alors du malheureux sire. Arrivés sur le lieu de l'expiation, ils font monter le patient sur deux briques et le clouent par une oreille contre la porte. La cruelle opération terminée, les briques sont retirées et le condamné demeure presque suspendu, appuyé seulement sur l'extrémité des pieds; accroupis près de lui, les Kaous de garde fument tranquillement leur pipe.

Nous ne voulons pas assister à cette barbarie et regagnons prestement notre barque où le reis impassible reprend son chant un moment abandonné.

A. DE GÉRIOLLES.



UN VILLAGE GUINÉEN



Il n'y a rien de plus pittoresque et de plus curieux que la nouvelle exhibition du Jardin d'acclimatation. Depuis un mois les Parisiens vont en foule admirer cent quatre-vingts Guinéens installés sur la grande pelouse de l'établissement où des huttes spécialement construites leur servent d'abri et présentent l'aspect d'un village de la Guinée.

A voir évoluer les représentants de cette race on se croirait transporté pour un moment dans notre belle Afrique et on ne peut qu'admirer ces femmes plutôt jolies et ces types d'hommes, grands, vigoureux et agiles.

Cette caravane constitue un très intéressant spectacle que tout le monde voudra voir. L. M.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le

Capitaine DANRIT

(Commandant DRIANT)

000

CHAPITRE XVII

SUPPLICES DE JAUNES (Suite.)

RUCHLOS avait cessé de parler qu'il restait encore immobile, le menton dans sa main droite, la main gauche sur la poignée d'argent d'un large yatagan passé dans sa ceinture de soie, les yeux vagues, comme perdus dans l'évocation du passé.

Il continua enfin d'une voix lente, solennelle :

— Ce n'est pas tout encore : il y a plus qu'une haine de race entre nous, il y a du sang... Vos compatriotes ont fusillé mon père !... C'était en 1870 : j'étais tout enfant; mais ma mère m'a souvent fait, en pleurant, le récit de la sanglante tragédie qui a endeillé toute sa vie, qui a fait d'elle une veuve inconsolable et de moi un orphelin assoiffé de vengeance... Mon père était officier de landwehr, et, comme il avait habité longtemps Paris, notre gouvernement l'avait chargé d'une mission délicate; il était resté dans votre capitale pendant le siège, pour renseigner notre Quartier Général de Versailles sur l'esprit des troupes et de la population, sur l'abondance ou la rareté des approvisionnements, les opérations, les sorties projetées, leur importance, leur direction. L'espionnage, chez nous, quand il a pour but le bien de la plus grande Allemagne, est une vertu : le savez-vous? Un lâche qui s'est caché sous le voile de l'anonyme dénonça mon père... Traduit devant une cour martiale, il fut, sans preuves matérielles, condamné à mort sur l'impitoyable réquisitoire du colonel de Dionne, commissaire du gouvernement : le verdict avait été arraché à l'hésitation des juges...

Mon père entendit sans émotion la sentence et ne fit aucune révélation. Mais, le lendemain, comme il marchait au poteau, il reconnut, parmi les rares assistants venus sur le lieu de l'exécution, le rapporteur et un des juges de la veille. Poursuivis par la crainte d'avoir condamné un innocent, ils étaient venus là, dans l'espoir d'arracher un aveu au moribond. Mon père les devina : il s'arrêta devant eux et, les dominant de toute la majesté d'un homme qui a déjà un pied dans l'éternité, il leur dit d'une voix forte : « Eh bien ! oui, je suis un espion et vous aller voir comment un Allemand meurt pour son pays ! »

Et il est tombé sous les balles, emportant avec lui le secret de son nom¹. Ce nom, c'est le fils de la victime, son vengeur, qui vous le livre, mon capitaine, parce qu'a

1. Historique.

vosre tour vous allez mourir... Comme il prononçait cette dernière phrase, la porte s'ouvrit et un noir que, dans l'ombre, il prit pour son chaouch, parut.

— Pourquoi entres-tu ainsi sans que je t'appelle, Ali?

Sans répondre, le nègre se jeta aux pieds du cheikh, dans une attitude suppliante.

— Allons, berra, tu t'expliqueras dehors; prends la lanterne et suis-moi...

Et Oswald Ruchlos se dirigea vers la porte qu'il ouvrit...

CHAPITRE XVIII

A L'ASSAUT DE LA ZAOUÏA

Müller était désigné, par son grade et son ancienneté, pour prendre le commandement de la petite troupe que les avions aéroportés avaient amenée à pied d'œuvre.

Il procéda tout d'abord à la reconnaissance sommaire du terrain d'atterrissage.

En avant, les ténèbres opaques ne lui permirent pas de faire des observations bien précises; mais il constata, en arrière, que le sol du ravin ne se raccordait pas de plain-pied avec celui de la gorge qui y donnait accès; il finissait par un brusque arrachement de 15 ou 20 mètres de hauteur d'où le ruisseau d'argent tombait en cascade.

Dans les interstices des parois de granit, des arbustes, des épines, « chouk », avaient poussé; un jujubier, le « Spina-Christi » des botanistes, avait même pris un développement considérable et étendait presque horizontalement la voûte épaisse de son feuillage...

Mais Müller fit une remarque plus importante : l'entrée du ravin, éclairée par les derniers rayons du crépuscule, était suffisamment large pour donner passage, de front, à l'Africain et au Commandant-Lamy.

Il devenait donc inutile de laisser les deux appareils l'un derrière l'autre; on pouvait les ranger côte à côte, sur la même ligne, ce qui leur permettrait, au moment critique de l'envol, de partir isolément sans se gêner.

Le pilote de l'Africain eut un bref colloque avec Tussaud... les hommes s'attellèrent aux chariots et, après une manœuvre délicate, parce qu'elle dut s'exécuter en silence et dans une obscurité presque complète, le biplan et le monoplan, face à la sortie, furent prêts à s'élancer.

A pas lents, avec d'innombrables précautions, Müller poursuivit ses investigations : il remonta pendant quelque 50 mètres le cours du ruisseau et parvint à la source qui jaillissait d'une anfractuosité du rocher. Ses abords étaient entourés de buissons et d'une herbe fraîche que les hôtes de la zaouïa avaient enlevée sur un vaste demi-cercle pour la remplacer par un dallage incliné vers la montagne et ménager ainsi un bassin en forme de conque.

Ce dispositif était l'indice du prix attaché par le Cheikh el Qaci et ses acolytes à ce réservoir intarissable d'une eau limpide et pure, qui assurait en toute saison l'approvisionnement de la zaouïa.

Müller allait rejoindre ses compagnons lorsqu'il trébucha contre une grosse pierre; il se retint machinalement et se rendit compte avec surprise qu'il avait heurté un banc grossièrement taillé dans le roc... Sans doute, les imam, les tolba et leurs disciples avaient-ils accoutumé de venir s'asseoir et disserter dans cet asile de fraîcheur.

Quelle eût été la stupéfaction de ces saints personnages si l'ange Gabriel, intermédiaire entre le Prophète et la divinité, leur avait révélé qu'un jour des Roumis, des Français, violeraient le mystère de cette retraite, sans avoir emprunté les degrés de l'escalier, ni le secours d'échelles!

C'était, en effet, un escalier, plutôt qu'un sentier, que la piste étroite, succession de marches usées et de pentes glissantes, qui escaladait le rocher.

Par endroits, une rampe de fer, rouillée, scellée dans la paroi verticale, assurait les ascensionnistes contre les risques d'un faux pas ou d'une minute de vertige.

Au sommet, ce chemin des mouffons, « t'riq el aroua », aboutissait à la poterne qu'avait signalée Chouchane.

Müller avait réuni ses camarades auprès de la source, à l'exception d'un tireur qu'il avait placé en sentinelle à l'origine des degrés afin d'éviter une surprise, bien improbable d'ailleurs.

Il fit répéter à Chouchane tous les détails que nous connaissons déjà, et distribua les rôles.

Tussaud et lui étaient indissolublement rattachés aux avions : en cas d'alerte, eux seuls pouvaient les mettre en marche et les diriger, car, d'une part, Verdier, quoique possesseur de son brevet de pilote et connaissant tous les organes du Commandant-Lamy, n'eût pas osé assumer la responsabilité de sa conduite, sur un terrain dont la pente, au bout de 25 mètres, le précipiterait dans le vide avec ses sept passagers; d'autre part, Paul Harzel, tout en faisant un prodigieux effort sur lui-même pour donner le change à ses camarades, était en proie depuis vingt-quatre heures à un accès de fièvre qui faisait des progrès rapides et inquiétants...

Müller dut même, d'un ton d'autorité, l'engager à s'étendre sur l'herbe drue, aux côtés d'Ourida, attentive et songeuse.

Chouchane expliquait de son mieux que, pour réussir l'enlèvement de Frisch, il fallait deux hommes, pas un de plus.

Le sergent Brulard sollicita l'honneur de l'accompagner; l'ascension ne l'effrayait pas, et, sur la réflexion de Müller que son fusil le gênerait, il l'avait jeté en bandoulière sur son épaule, de l'air d'un homme résolu à ne pas s'en séparer.

C'était un grand gaillard, brun, à la barbe et aux cheveux en broussailles : son visage rouge et tourmenté s'éclairait de deux yeux noirs d'une vivacité singulière qui jetaient, positivement, des éclairs dans la nuit à la perspective d'une rencontre prochaine avec Oswald Ruchlos, le calomniateur infâme qui l'avait fait jadis casser de son grade de sous-officier.

— Ce n'est pas pour tirer, mon lieutenant, que je tiens à emporter mon flingot : je sais bien que, là-haut, il faudra éviter les coups de fusil; c'est à cause de la baïonnette maniée à la main, ça n'est rien, voyez-vous : autant prendre un couteau de poche; mais emmanchée au bout du fusil, c'est un terrible outil... Avec lui on passe partout!

Le brave sergent confirmait, sans s'en douter, que la baïonnette est l'arme française par excellence.

En dépit des progrès réalisés par les armes de jet, c'est toujours elle qui décidera, en dernière analyse, du sort des batailles par le rôle terrible, irrésistible, qu'elle jouera dans l'abordage final.

Chouchane et Brulard pénétreraient donc seuls dans la zaouïa; mais ils auraient besoin d'auxiliaires, quand ils ressortiraient avec le capitaine Frisch qu'on savait blessé et qu'il faudrait, par conséquent, porter; il était indispensable, aussi, que leur retraite fût couverte; cette mission complexe serait confiée à l'un des deux caporaux et à l'un des deux tireurs sénégalais restants.

Le sergent distribuerait, une fois parvenu à la poterne, les rôles respectifs.

Les deux hommes non employés demeureraient en bas pour parer à toute éventualité.

Verdier sollicita, aussi, l'honneur de faire partie de l'expédition.

Il voulait se rendre compte des défenses de cette place bizarre, juchée en pleine montagne, de la disposition des créneaux, des mâchicoulis, des flanquements...

Il n'ajoutait pas qu'il se proposait d'adresser plus tard une notice au *Journal des Sciences militaires* sur ce spécimen de l'art des ingénieurs militaires de l'Islam.

Mais Tussaud poussa des cris d'orfraie : c'était bien le moment de faire des études de ce calibre! s'il fallait embarquer vivement, qui donc, à l'arrière, mettrait les hélices en mouvement, sinon l'officier observateur, seul disponible?

En présence de ces justes représentations, le lieutenant du génie capitula : de telle sorte qu'à l'inverse de ce qui se passe d'habitude, les chefs, dans ce coup de main que l'aviation seule permettait de tenter, resteraient en réserve auprès des appareils, alors que l'action serait confiée à leurs subordonnés.

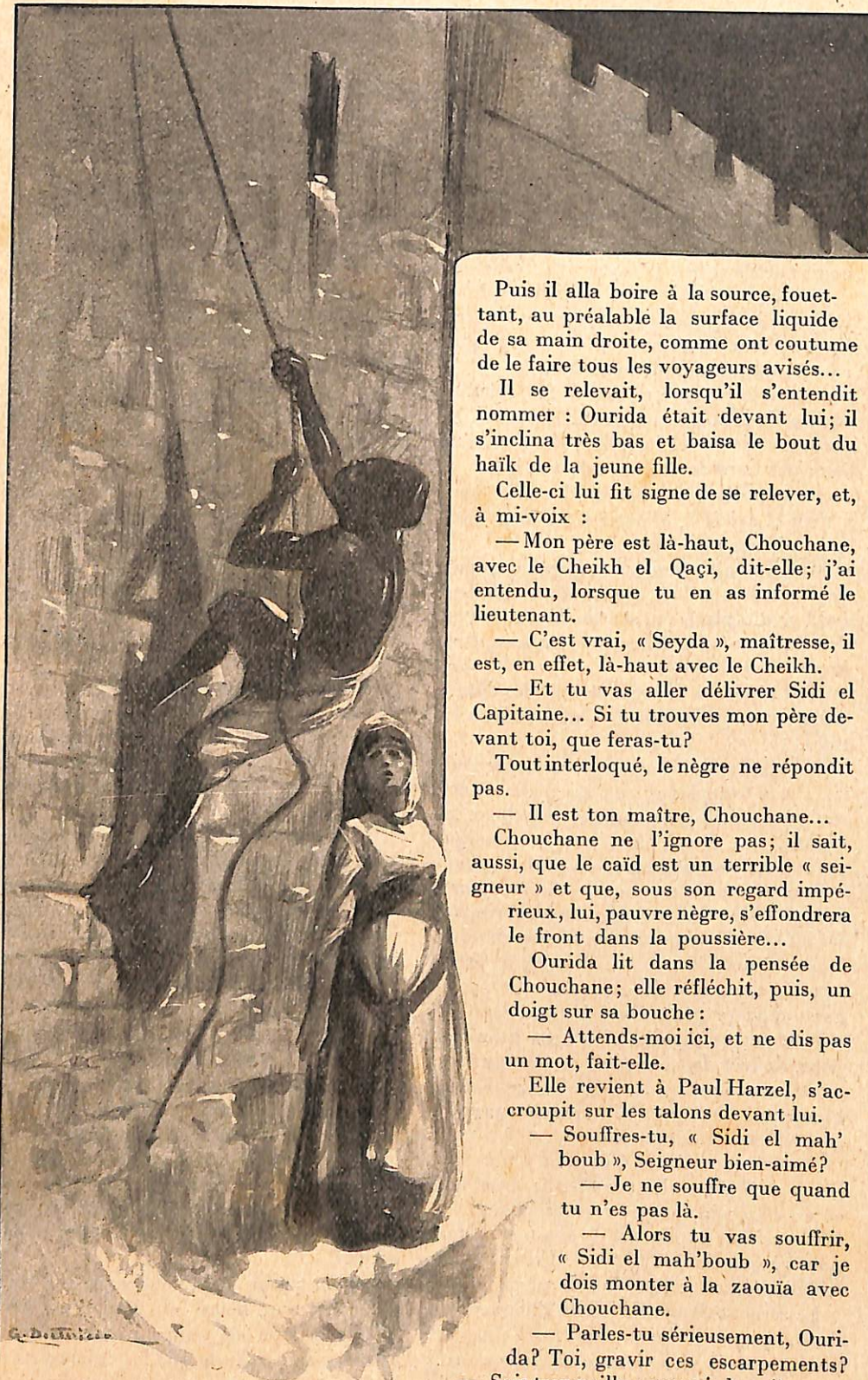
Sur la prière de Chouchane, on laissa s'écouler une heure et demie encore : c'était le laps de temps nécessaire pour acquérir la certitude que les défenseurs de la forteresse, fatigués de l'effort des jours précédents, seraient endormis; délai suffisant, d'autre part, car si l'Arabe est matinal, il se couche de bonne heure.

Pendant cette attente qui parut démesurée, aucun bruit ne se fit entendre au-dessus du ravin, et Müller reprit tout à fait confiance; à coup sûr, l'arrivée des deux avions n'avait pas été signalée.

Chouchane s'était remis dans la tenue sommaire sous laquelle il s'était présenté, en messager d'Ourida, au capitaine Frisch :

nu jusqu'à la ceinture, il avait enroulé autour de ses reins une forte corde munie d'un crochet forgé spécialement par le maréchal-ferrant de la colonne.

d'éviter, par la suite, le bruit du heurt métallique sur la pierre et pria Verdier de lui confier sa petite lampe électrique dont il se fit expliquer le maniement.



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR
Ourida s'adosse à la paroi sans regarder dans le vide. (P. 460, col. 3.)

Un large coutelas, tranchant comme un rasoir, était passé dans sa ceinture de cuir, sans autre gaine qu'un morceau de chéchia...

Le nègre pensait à tout; il enveloppa d'abord soigneusement le grappin de lanières découpées dans son burnous, afin

Puis il alla boire à la source, fouettant, au préalable la surface liquide de sa main droite, comme ont coutume de le faire tous les voyageurs avisés...

Il se relevait, lorsqu'il s'entendit nommer : Ourida était devant lui; il s'inclina très bas et baisa le bout du haïk de la jeune fille.

Celle-ci lui fit signe de se relever, et, à mi-voix :

— Mon père est là-haut, Chouchane, avec le Cheikh el Qaçi, dit-elle; j'ai entendu, lorsque tu en as informé le lieutenant.

— C'est vrai, « Seyda », maîtresse, il est, en effet, là-haut avec le Cheikh.

— Et tu vas aller délivrer Sidi el Capitaine... Si tu trouves mon père devant toi, que feras-tu?

Tout interloqué, le nègre ne répondit pas.

— Il est ton maître, Chouchane... Chouchane ne l'ignore pas; il sait, aussi, que le caïd est un terrible « seigneur » et que, sous son regard impérieux, lui, pauvre nègre, s'effondrera le front dans la poussière...

Ourida lit dans la pensée de Chouchane; elle réfléchit, puis, un doigt sur sa bouche :

— Attends-moi ici, et ne dis pas un mot, fait-elle.

Elle revient à Paul Harzel, s'accroupit sur les talons devant lui.

— Souffres-tu, « Sidi el mah' boub », Seigneur bien-aimé?

— Je ne souffre que quand tu n'es pas là.

— Alors tu vas souffrir, « Sidi el mah' boub », car je dois monter à la zaouïa avec Chouchane.

— Parles-tu sérieusement, Ourida? Toi, gravir ces escarpements?

— Sois tranquille; mes pieds agiles sont familiarisés avec les sentiers de chèvres les plus ardues du Tibesti...

— Oui, mais que vas-tu faire là-haut? La jeune fille hésita et, enfin :

— Je vais te le dire... Tu connais nos usages et les prescriptions de notre sainte religion; tu me comprendras... Depuis que j'ai quitté la tente paternelle, mon cœur est endolori; je redoute la malédiction de mon père, malheur le plus effroyable qui puisse fondre sur ma tête; or, le caïd Hellal

est à la zaouïa; Chouchane l'a vu : je veux me présenter à lui pleine de repentir et de confiance, et il me pardonnera, car j'ai toujours été son enfant préférée.

— Mais, ma pauvre petite perle, « jouïhera », ton père ne te laissera plus repartir? et tu emportes ma vie, ô doux regard de mes yeux!

— Je reviendrai; personne ne pourra m'en empêcher... Ne suis-je pas venue à ton camp? Et puis, Sidi el Capitaine est captif dans la zaouïa...

— N'est-ce pas pour lui, Ourida, que tu t'exposes au danger de l'ascension et que tu vas braver la colère de ton père? Je t'en prie, dis-moi la vérité; étais-tu sincère, tout à l'heure en me disant que tu reviendrais?

La voix du jeune homme s'altère; des accès de toux sèche, aggravés et multipliés par la froidure du lieu, lui déchirent la poitrine... La jeune fille lui prend la main, la place contre sa joue dans le geste caressant qui lui est familier et dit avec tendresse :

— Crois-moi, « Sidi el mah' boub », Ourida ne ment jamais. Je t'aime comme un époux chéri et un maître préféré; mais ton ami, celui que je prétends sauver, je l'affectionne autant qu'un père parce qu'il m'a préservée de l'outrage... Que le caïd survienne pendant la tentative d'évasion, Chouchane perdra la tête; il retombera instantanément sous sa domination, et Sidi el Capitaine sera irrémédiablement perdu. Seule, je puis calmer et attendrir mon père.

Elle ajoute, sans attendre :

— Je te retrouverai à cette place. Prends ceci pour te garantir de l'humidité de la nuit.

Elle étend délicatement sur Paul Harzel le haïk qui gênerait ses mouvements, puis elle s'esquive et va rejoindre Chouchane :

— Marche devant; je te suis.

— Mais, Seyda, tu ne peux pas.

— Tu oublies que quand j'étais petite je grimpais comme les « khammess » jusqu'au sommet des palmiers?

— Oui, mais ce n'était pas la même chose.

— Tais-toi, et montre le chemin.

Le nègre se dirige vers l'escalier : Ourida le suit et commence de monter derrière lui. Arrivés à une plate-forme, un mur se dresse...

« Attends-moi là, Seyda, dit-il à la jeune fille, que j'aïlle en reconnaissance.

Hâtivement Chouchane déroule sa corde, lance le grappin de l'autre côté du mur et grimpe en s'aidant des aspérités de la pierre, tandis qu'Ourida s'adosse à la paroi sans regarder dans le vide.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DANRIT.)

Titres et Tables du 1^{er} Semestre de 1912
1^{er} Décembre 1911 - 31 Mai 1912

Les titres, tables et couvertures du 1^{er} semestre de 1912 (tome 31 de la 2^e série du JOURNAL DES VOYAGES) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, RUE MONTMARTRE, PARIS (2^e). Tous nos abonnés les reçoivent gratuitement encartés dans ce numéro.

Dans les Montagnes de la Forêt Noire

Un Jour de noces au pays de Bade

BIEN que la *Scharzwald* soit maintenant sillonnée d'excellentes routes qui en faci-

monieux fouillis plusieurs rangées de petits miroirs, si bien que, sous un rayon de soleil, leur tête s'encercle d'une auréole étincelante.

Pour ma part, je vous confesserai que je préfère de beaucoup leur costume à leur coiffure. La robe courte, la veste de velours, la ceinture flottante aux jolies broderies, et la curieuse collerette qui encadre le visage, cela forme un ensemble qui n'est pas sans poésie.

Mais c'est là un pittoresque présent con-

Le Banditisme en Espagne

Après un long séjour en Espagne, notre collaborateur Albert Dauzat vient de faire paraître un volume intitulé « *L'Espagne telle qu'elle est* ».

Fin observateur, doublé d'un écrivain distingué, M. Albert Dauzat, dans cet ouvrage, dépeint avec beaucoup d'exactitude la pittoresque Andalousie restée jusqu'à nos jours le refuge des brigands; nous en extrayons quelques passages qui intéresseront sûrement nos lecteurs.

Les brigands n'ont pas disparu de l'Espagne contemporaine: surtout en Andalousie, ils sont encore nombreux.

La Sierra Morena est le maquis de l'Espagne, la retraite classique des bandits qui ont réussi à prendre le large, à échapper à la poursuite des carabiniers, qui arrivent trop souvent comme ceux d'Offenbach.

En veut-on un exemple? Je suis monté un jour à Cordoue dans un compartiment où était affalé un pauvre homme qui paraissait beaucoup souffrir, avec un emplâtre maintenu sur l'œil par un bandeau, et qui avait tiré tous les stores de son côté, évidemment parce que la lumière lui faisait mal. Quelques minutes avant d'arriver à une station voisine de la Sierra, le faux malade releva prestement les stores, enleva en un tour de main son emplâtre, son bandeau et sa barbe postiche, qu'il serra soigneusement dans sa valise, et sauta sur le quai avec son colis cinquante mètres avant la station.

Quand le train fut bien arrêté, un carabinier posté sur le quai, et qui avait évidemment le signalement de l'homme grimé, vint tout doucement, en se balançant, inspecter les wagons, puis se dirigea du même pas vers la porte de sortie, lorsqu'il sut que sa proie lui avait échappé. Inutile d'ajouter que l'autre était déjà loin.

1. Un vol. 3 fr. 50, JUVEN, éditeur.



Ces coiffures, les « schappels », auxquels les *Schwarzwald*erines sont restées fidèles, sont composées de verroteries, de fleurs artificielles dans lesquelles les coquettes introduisent des rangées de petits miroirs qui vous éblouissent au moindre rayon de soleil.

litent l'accès aux touristes et aux automobilistes, cette pittoresque région est un des rares coins de l'Europe centrale où les costumes nationaux sont encore en honneur.

Nos neveux pourront-ils faire la même constatation? Il est permis d'en douter, si nous nous en rapportons à l'exemple de la Suisse, pays voisin de la Forêt-Noire et habité par la même race.

Partout c'est l'insipide « complet » qui prédomine, et un paysan du canton de Berne qui s'aventure en ville avec sa curieuse petite veste sans manches est considéré comme une anomalie!

Cette regrettable métamorphose se fait déjà sentir dans la plupart des vallées de la Forêt-Noire, où les hommes ont abandonné complètement les costumes de leurs ancêtres. Et il faut pénétrer loin dans les districts forestiers pour rencontrer de jeunes gars qui, le jour de leur mariage, consentent encore à se montrer avec leur veste courte à double rangée de boutons d'argent.

Ainsi qu'il arrive généralement, les femmes, les *Schwarzwald*erines ont montré plus d'attachement à leurs atours nationaux des jours de fête. Elles sont restées fidèles à leurs *schappels*, étranges coiffures qui, tout au moins par leurs proportions, rappellent les échafaudages dont se coiffaient les dames de qualité, sous le règne de Marie-Antoinette.

Il est impossible de décrire des couvre-chefs aussi compliqués, véritables monuments qui, sur un squelette en fils métalliques, entassent des quantités de fils d'argent, de verroteries, de fleurs artificielles.

En outre, elles aiment à loger dans cet har-

damné à disparaître à bref délai. Avant qu'une génération ait passé, le touriste ne retrouvera plus de *schappels* que sous les vitrines des musées d'antiquités!

CHRISTIAN BOREL.



UN JOUR DE NOCES AU PAYS DE BADE

Tandis que les femmes portent encore la veste de velours, la ceinture flottante et la curieuse collerette qui encadre le visage, les hommes s'avancent, revêtus du veston moderne et coiffés... du chapeau mou.

Dans la Sierra Morena, les bandits vivent en toute sécurité et mènent une existence pittoresque. Les bergers se garderaient bien de les vendre; ils en ont pitié: ce sont des malheureux — *infelices!* disent-ils. Celui qui est poursuivi par les autorités est une victime: c'est là une mentalité commune à tout le peuple espagnol du Midi. Et les pauvres brigands attrapent des poissons dans les torrents et font cuire leur pêche dans des poêlons à l'ombre d'un pin ou d'une yeuse, toujours bien armés, naturellement. Les voyageurs — s'il en passe — ne seront nullement inquiétés, pourvu qu'ils ne soient pas soupçonnés d'être affiliés à la police et qu'ils lancent la formule consacrée: *Vaya usted con Dios!* — Allez avec Dieu!

Les carabiniers viennent parfois interrompre cette idylle quand une expédition est ordonnée, mais ils sont souvent dépités. La consigne varie, d'ailleurs suivant les cas, et se condense dans l'une des trois formules: *ojo, mucho ojo, muchísimo ojo!* il s'agit, dans le premier cas, de capturer le bandit (le tenir à l'œil); dans le second, de le tuer en cas de résistance; dans le troisième, de le tuer à tout prix.

Le nombre des délinquants qui prennent le maquis a d'ailleurs sensiblement diminué depuis vingt ou trente ans.

Par rapport à la Sierra Morena, la Sierra Nevada a la réputation d'être très sûre. Cependant, je ne conseillerais pas trop de s'y fier. Il suffit d'assister, à Grenade, au départ de la diligence de Motril, qui évoque les temps lointains du *Courrier de Lyon*.

Neuf heures et demie du soir. Une voiture d'un bleu clair déteint stationne sur la place mal pavée. De forme archaïque, haute sur des roues antiques dotées d'une multitude de rayons, elle ressemble à un décor d'Ambigu avec ses volets en bois plein et les cinq mulets à sonnaillles attelés aux brancards.

On s'empile dans la cage étroite. Le postillon et tous les voyageurs sont armés. Ni rires, ni plaisanteries: tout le monde est grave. Un fils, avec une effusion assez rare chez une race peu expansive, embrasse sa mère comme s'il partait pour l'Amérique: sur une interrogation, il écarte sa veste pour lui montrer deux longs pistolets plantés dans sa ceinture. Mais c'est là, nous assure-t-on, une habitude du pays. La Sierra est très sûre...

Et la patache antédiluvienne s'ébranle et part dans la nuit, au grelot des mulets, pour traverser toute la Sierra Nevada et atteindre la côte de Motril le lendemain dans la journée.

La montagne de Motril fut, au printemps dernier, le théâtre d'un acte inouï de sauvagerie collective. Le jour du vendredi saint, dans le petit village de Guajar-Faraguet, le curé, don Eugenio García Montoro, qui avait été pris en grippe par ses farouches paroissiens, fut, en pleine église, arraché de sa chaire, traîné dans la rue par une foule hurlante, assommé à coups de poing et à coups de pierre, et finalement achevé à coups de poignard. N'est-elle pas émouvante, la fin de ce prêtre, lapidé le jour du vendredi saint, au moment où il prêchait sur la mort de Jésus-Christ?

De pareils forfaits ne sont pas isolés. Sur la route de Baëza, à Grenade, les gens du pays vous montrent l'endroit où, pendant la construction de la ligne, deux ingénieurs furent tués par les ouvriers de la voie qui croyaient avoir à se plaindre d'eux.

Des malandrins espagnols, arrêtés dernièrement à Perpignan, déclaraient avec cynisme au juge d'instruction non sans un peu d'exagération, je veux bien le supposer:

« En Espagne, on trouve à chaque instant, sur les routes, des hommes tués de coups

de couteau: personne n'y fait attention. »

Bien des faubourgs et surtout la banlieue des villes ne sont pas plus sûrs que les campagnes: il est prudent de ne pas visiter l'Albacin de Grenade ou l'Alcazaba de Malaga sans accompagnement d'un agent de police ou de robustes gourdis; les alentours de Séville, de Cordoue, de Valence sont particulièrement mal famés... Race farouche comme le pays.

ALBERT DAUZAT.

BIZARRES ESQUIS

Les "Jangandas" au large des côtes brésiliennes.

Il est à remarquer que, en bien des pays situés dans les régions chaudes, où il est difficile de se procurer de la viande fraîche, on consomme énormément de poissons.

C'est le cas pour les « Isleros », Indiens qui vivent dans les vallées et sur les bords des rios Parana et Paraguay. Ces indigènes ne salent pas leurs poissons; mais, après les avoir fait sécher en plein air, ils les fument en les suspendant au-dessus d'un feu de bois humide. Les poissons ainsi traités conservent toutes leurs qualités; ils acquièrent une saveur particulière très agréable et n'occasionnent pas les maladies que l'abus du poisson salé fait apparaître chez les ichthyophages.

Le long de la côte de l'Atlantique, depuis la Guyane française jusqu'à l'embouchure du Rio de la Plata, de nombreux pêcheurs font d'abondantes récoltes de poisson nécessaire à la population.

Les vieux marins de Rio-de-Janeiro, Bahia et Pernambuco obtiennent des résultats surprenants avec un matériel peu coûteux mais surtout original.

Ces pêcheurs emploient des embarcations singulières que les passagers des grands steamers croisent avec stupeur, parfois à plus de 50 kilomètres de la côte, ne pouvant croire que de si petites embarcations puissent accomplir de si lointaines randonnées. Ces esquifs sont appelés des « Jangandas ».

La « Janganda » est absolument insubmersible. C'est plutôt un radeau à voile, se composant de quelques troncs d'arbres réunis les uns aux autres par des lianes. A l'arrière, est établie sur pilotis une hutte qui sert de cuisine, de dortoir pour l'équipage et de dépôt pour le poisson recueilli.

Par les plus gros temps, les « Jangandas » tiennent parfaitement la mer et, grâce à leur immense voile latine, volent sur l'eau avec une rapidité extraordinaire. Les « Jangandas », par leur disposition particulière, rendent aux pêcheurs des services que ne permettraient pas des embarcations du modèle de celles employées en Europe. Chaque équipage se compose de quatre hommes.

Il est facile de se figurer avec quelle rapidité se décomposerait le poisson enfermé dans la cale d'un bateau dont le pont serait frappé par les rayons du soleil tropical.

Cet inconvénient est évité avec la « Janganda »; là, point de cale; le poisson, aussitôt qu'il est halé, est jeté dans la hutte dont les parois à claire-voie permettent une aération soutenue et où il est baigné continuellement par les vagues; le produit de la pêche est débarqué à terre encore frais et on le met sécher et fumer sans qu'il ait eu le temps de se corrompre.

RENÉ BOISMONT.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD

Troisième Partie. Vive la France.

CHAPITRE VIII (Suite.)

VIF-ARGENT prend la lanterne à bout de bras et inspecte minutieusement les pierres frustes. Elles sont toutes bien jointes, cimentées. On ne découvre rien. Alors Vif-Argent s'engage dans le souterrain.

Mistoufle le suit et les autres ne les lâchent pas d'une longueur de semelle.

« Halte! fait Vif-Argent.

— Quoi?...

— Rien de grave... mais ici ça ne descend pas, c'est le contraire, ça monte... il y a un escalier de pierre.

« Très étroit... dans l'épaisseur de la muraille... on ne peut passer qu'un seul.

— Va pour un escalier, dit Mistoufle. »

Allons-y!...

Ils s'engagent dans la cage de pierre.

L'escalier, dont les marches sont en assez bon état, est en forme de vis, il tourne autour d'un arbre de pierre.

« On dirait les tours Notre-Dame, » fait cet incorrigible Parigo de Mistoufle.

Ils montent lentement, d'un pas régulier.

On arrive ainsi à un premier palier, qui s'élargit et donne accès à un second étage...

« Bon! voilà la lanterne éteinte! » dit Mistoufle. Si encore il y avait eau et gaz à tous les étages... mais sapristi, on y voit clair... »

C'est vrai. Il y a dans la muraille une fissure assez haute, très étroite, une meurtrière par laquelle entre la lumière du jour...

Ainsi la nuit est passée, et c'est une journée nouvelle qui commence.

« Comment finira-t-elle? » se demande Vif-Argent qui, malgré lui, manque de confiance.

En fait, qu'on descende ou qu'on monte, il ne semble pas qu'on aille tout droit à la liberté.

Du reste, l'ascension est interrompue par une grille, faite de quatre barreaux de fer gros comme le bras d'un homme.

« Ouvrez ça, dit Mistoufle, à Vif-Argent. C'est ta partie.

— Volontiers. La serrure ne me paraît pas plus solide que les autres... seulement, encore une fois, ça m'étonne que de ce côté le souterrain ne soit pas truqué...

— On ne voit rien, fait Mistoufle. Comme toi, je suis surpris... mais je ne crois pas que « rien du tout » doive nous arrêter plus que quelque chose.

— Tu as raison... En avant! »

Les outils font leur besogne. La serrure craque, la porte est ouverte.

Argent.
maintenir,
seule...
à force

se sont accotés
laquée contre le
jusqu'à ce que
passés...

ptés : ils sont au

is aller, dit Vif-Ar-
sommés obligés de revenir
s, on la rouvrira et tout sera

Ils se sont écartés vivement. La porte,
mue évidemment par un fort ressort caché
dans la muraille, revient brusquement
repandre sa place dans le cadre...

Mais Mistoufle pousse un cri :

« Regarde, dit Vif-Argent, regarde... »
Avec un sursaut bien explicable, voici
ce qu'ils voient.

Les marches qu'ils viennent de franchir
tout à coup ont roulé sur elles-mêmes dans
le sens de la descente, comme autour d'un
pivot invisible... Six ou huit environ, lais-
sant un trou noir dont, de l'autre côté de la
grille, il est impossible de mesurer la pro-
fondeur...

« Ah ! leurs diableries ! dit Vif-Argent.
Nous voilà bloqués maintenant, impos-
sible de redescendre !... »

— Si bien, dit Mistoufle, qu'il n'y a plus
qu'à monter... mais, sapristi, c'est joli-
ment combiné ces machines-là... tu vois
ça, le bonhomme monte sans défiance... il
dépasse la porte qui se referme... l'escalier
fiche le camp et le tour est joué... »

Vif-Argent voudrait bien lui aussi prendre
la chose en plaisanterie. Mais il pense tou-
jours aux compagnons qui se fient à lui, et
qu'il veut sauver à tout prix, aux dépens
de sa propre vie. Au contraire, il semble
ne fasse que susciter devant eux de
nouveaux dangers...

Il a vu d'ailleurs et ils ont compris :
« bien ! capitaine, dit Bec-Salé, si on
grimpe au second étage ? »

C'est dit avec un calme bon enfant
qui frappe profondément Vif-Argent. Il
met la main sur l'épaule du vieux clai-
ron :

« Vous êtes de rudes braves gens ! dit-il.

— Comme vous êtes un rude capitaine,
patron. On monte, pas vrai ?... »

— Montons... vers l'inconnu. »

L'escalier continue, éclairé de plus en
plus fréquemment par les meurtrières.
Les marches sont usées. Vif-Argent exa-
mine soigneusement le point où elles s'en-
castrant dans les murailles... rien de sus-
pect. Plus de grilles, l'ascension s'effec-
tue de la façon la plus simple.

Soudain ils arrivent à une petite gué-
rite taillée dans la muraille, comme une
de ces niches qui attendent une statue.

« Dis donc, patron, fit Mistoufle en se
rapprochant de son chef, j'ai regardé par
une meurtrière... nous devons être haut,
très haut. J'ai idée que nous arrivons à la
plate-forme qui domine le couvent... »

« Là ou ailleurs... » dit Vif-Argent avec un
geste insouciant.

Mistoufle se tait. Il passe la tête dans la
guérite en question.

« Eh oui ! Ça y est, fait-il, voilà le toit,
la terrasse. »

Vif-Argent regarde à son tour.

« Je me demande, fait-il, si mieux vaut
pour nous être tout en haut, ou tout en
bas... enfin nous y sommes, il faut bien en
prendre son parti... »

— Que faisons-nous ? demande Mis-
toufle.

— Nous sommes comme le Juif-Errant,
qui ne pouvait jamais s'arrêter... nous ne
pouvons pas élire domicile dans cette cage
d'escalier... une fois là-dessus, on verra à
tirer des plans... »

Puis se tournant vers sa petite troupe :

« Mes enfants, dit-il, ça continue à se
présenter fort mal... nous ne savons pas
comment nous nous tirerons de là... je vous
proposerais bien de redescendre... mais
l'escalier est coupé, vous l'avez vu... si
quelqu'un de vous a une idée quelconque,
qu'il la dise... »

— Mais, capitaine, c'est bien... c'est
très bien... on va avoir de l'air, c'est déjà
ça... comme vous voudrez... à droite, à
gauche, en avant, en arrière ! A votre
choix ! »

Les réponses se croisent, plaisantes,
encourageantes...

Vif-Argent et Mistoufle passent par la
guérite que constitue un réduit de forme
ronde, munie d'une porte ouvrant sur la
plate-forme... Mistoufle a dit vrai, on
croirait entrer sur la terrasse d'un de nos
monuments, Arc de Triomphe, Colonne...

Pourquoi hésiter ? La porte est ouverte,
garnie seulement d'un de ces barrages, faits
d'une seule tige de métal à charnière à hau-
teur de ceinture et qu'on écarte en entrant
pour la laisser retomber quand on est passé.

Vif-Argent le rabat en arrière, passe et
le maintient jusqu'à ce que Mistoufle y ait
posé la main, geste très naturel de poli-
tesse et d'entraide.

Mistoufle rend le même office à Bec-Salé
qui en fait de même pour Lenflé et ainsi de
suite jusqu'au dernier ; qui lui, simple-
ment, laisse le levier horizontal retomber
et reprendre sa place...

Et alors...

La guérite tourne sur elle-même, brus-
quement.

On entend un fort dé clic... l'issue par
laquelle on s'est introduit s'est refermée,
et ne présente plus qu'une surface lisse,
ronde, nette...

Instinctivement les hommes se sont jetés
sur ce mur et cherchent à le forcer, à tour-
ner de nouveau sur lui-même... ils y em-
ploient leurs ongles, leurs couteaux, leurs
baïonnettes.

Le mur n'offre aucune prise... l'occlu-
sion est complète.

« Bigre ! Fichtre ! Diantre ! ce sont les
plus parlementaires des exclamations qui
s'échappent de leurs poitrines.

— Pincés ! fait Mistoufle d'un ton ra-
geur. Ah ! les gueux !... »

Vif-Argent a couru en quelques bonds
jusqu'à l'extrémité de la plate-forme qui
surmonte l'édifice tout entier, très spa-
cieuse, dallée de marbre, avec tout autour
une garniture de créneaux solides. Vraie
terrasse de forteresse qui peut fournir à
une garnison un dernier refuge.

Mais à la condition qu'y soient accu-
mulés les moyens de défense, les muni-
tions, les provisions...

Or elle est absolument nue.

Les créneaux sont très hauts et cachent
un homme facilement.

La plate-forme enveloppe la grande
cour intérieure où, se hasardant à regarder,
Vif-Argent voit les troupes mexicaines
campées, préparant leur cuisine, tandis que
d'autres font l'exercice.

« On ne peut pas dire, ricane Mistoufle,
que nous n'ayons pas le dessus sur nos
ennemis... »

Du reste, ces hommes qui ont agi pen-
dant toute la nuit commencent à se sentir
épuisés de fatigue. Ils se laissent tomber
sur le sol, se pelotonnent de leur mieux,
s'endorment.

Seuls, Vif-Argent et Mistoufle, soutenus
par la fièvre, résistent au sommeil. Ils ne
caressent plus aucune illusion ; plus peut-
être encore que dans la prison souterraine,
ils sont à la merci de leurs ennemis. »

Cette plate-forme n'a pas une seule issue,
en dehors de la petite poterne maintenant
close. Ou du moins, il y en a trois autres,
à ses angles, et qui semblent de simples
tours, sans porte.

Les deux hommes, qui s'exaspèrent de
s'être jetés d'eux-mêmes dans ce piège,
parcourent en tous les sens cette prison —
si largement ouverte du côté du ciel — et
si complètement séparée de la terre.

« C'est idiot, dit Mistoufle, car nous ne
pouvons même pas songer à rester là vingt-
quatre heures — dans les gibernes de nos
gardiens, il n'y a pas de quoi nous nourrir
une dernière journée... à moins d'avaloir des
cartouches, ce qui est indigeste... Ah !
regarde donc, patron ! qu'est-ce qui se
passe en bas !... »

Tout d'un coup, la cour a changé d'as-
pect... les officiers courent, brandissant
leurs épées, criant des ordres, tandis que
les trompettes glapissantes des Mexicains
jettent leurs accents aigus qui déchirent
le tympan...

Les hommes se pressent, courent. On
forme les compagnies, on aligne les soldats
à coups de pied et de poing... on lève les
drapeaux... puis des hurrahs éclatent,
bruyants, et un cavalier, vêtu d'un uni-
forme rutilant, apparaît...

« Carbajal ! s'écrie Vif-Argent. Quand
je pense que ce gredin-là a été mon prison-
nier... »

— Et que cet imbécile de Maximilien a
cru à ses protestations et lui a rendu la
liberté...

— Dont il n'a usé que pour recom-
mencer ses trahisons et ses cruautés !... »

Il est entouré par les officiers. On voit
qu'il les interroge d'un ton brusque. Évi-
demment les rapports qu'on lui adresse

n'ont pas le don de lui agréer. Car il s'agite, il a des gestes furieux, il crie des mots dont le bruit, mais non le sens, partent jusqu'à nos amis...

« Il n'est pas content, le paroissien ! dit Mistoufle. Qu'est-ce qu'il peut bien avoir... »

— Parbleu ! fait Vif-Arget qui suit la scène avec attention. C'est très clair... regarde le bonhomme qu'on est allé chercher et qu'on amène devant lui...

— Cette canaille de Titubal !

— Parfaitement... et sais-tu ce qu'on lui demande?...

— Je commence à m'en douter...

— Tiens ! voilà qui t'édifiera tout à fait... Ah ! les malheureux ! »

Voilà ce qui provoque cette exclamation généreuse :

D'une des portes qui ont issue sur la cour on voit entrer, bousculés, assommés de coups, déjà sanglants... les guerilleros qui composaient le poste de garde des prisonniers...

Évidemment on vient de découvrir l'évasion... on les a trouvés dans le cachot où devaient être Vif-Arget et ses camarades.

Les malheureux ! Certes, les Français ne devraient avoir pour eux aucune pitié... ces brutes ne les auraient-ils pas impitoyablement fusillés... mais ce sont des hommes, après tout, et ils obéissent à des ordres...

« Regarde ! regarde ! » dit Vif-Arget en désignant à Mistoufle la scène d'en bas.

Pendant quelques minutes, ils ont été livrés à la rage de leurs compagnons d'armes qui, pour complaire à Carbajal, les frappent, les assomment, déchirent leurs vêtements et leurs chairs...

Titubal est le plus ardent, le plus féroce... lui qui comptait sur les remerciements de Carbajal !... Celui-ci, très rouge, les dents serrées, regarde.

Tout à coup, il lève la main, appelle Titubal, donne un ordre

Les dix geôliers... sans prisonniers — sont alors méthodiquement dépouillés de leurs vêtements jusqu'à la ceinture... deux compagnies de cent hommes forment deux haies laissant libre un espace de deux mètres...

Que va-t-il se passer ? Vif-Arget sent son cœur battre à rompre sa poitrine... Mistoufle trépigne sur place...

Les autres ont été éveillés par le vacarme et eux aussi se penchent, à l'abri des cré-

neaux. D'en bas, nul ne songe à lever la tête.

Le spectacle est bien trop intéressant et surtout promet des surprises...

Les dix hommes sont là, bien maintenant, impuissants à faire un mouvement, avec des faces de bêtes traquées... c'est qu'ils savent, par expérience, ce que sont les férociétés de ceux qui les menacent.

La chose se précise d'ailleurs :

Tandis que de tous côtés passent et repassent des gens évidemment envoyés à la recherche des prisonniers et qui fouillent les caveaux dont ils connaissent fort peu les détours, ne s'aventurant d'ailleurs que dans ceux qui ont été cent fois explorés, Titubal se multiplie pour organiser le

teindre...

leur est t...

Et alo...

dix coup...

les frappent...

brûlantes...

C'est épouvan...

bondissent, hurle...

les baguettes les...

la poitrine, à la g...

échapper à cette...

atroce qu'elle ne tue...

elle se renouvelle à chaque secon...

Les bourreaux rient, car il y a...

torsions hideuses, parfois touchan...

grotesques...

Vif-Arget regarde cela, et Mistoufle

aussi, et tous !... l'horreur agrandit les yeux... c'est à cause d'eux, c'est parce qu'ils se sont évadés que ce forfait ignoble se perpète...

« Amis ! crie Vif-Arget, vous ne voulez pas que ces tortures continuent?... »

— Non ! non !

— Et vous consentez à vous livrer pour qu'elles cessent?...

— Oui !

— Bec-Salé, sonne la fanfare de France. »

Etlà-haut, sur cette terrasse où, pour le moment du moins, les Français sont en sûreté, peuvent encore défendre leur vie, retentit à plein clairon la marche des zouzous :

Y a d'la goutte à boire

Y a d'la goutte à boire

Elle a éclaté,

cée, à toute volée

Et Carbajal e

tubal et tous ont levé la tête, et ils ont vu, debout sur les créneaux du couvent inquisitorial, ces héros de la bonté, de l'humanité, ces grands Français qui, les mains en l'air, font leur soumission...

Pour que ces hommes qui les haïssent, qui les eussent écharpés s'ils en avaient eu le pouvoir, ne souffrent plus... ne hurlent plus...

Les chets mexicains les ont vus !

Un cri de rage satisfaite part de toutes les poitrines...

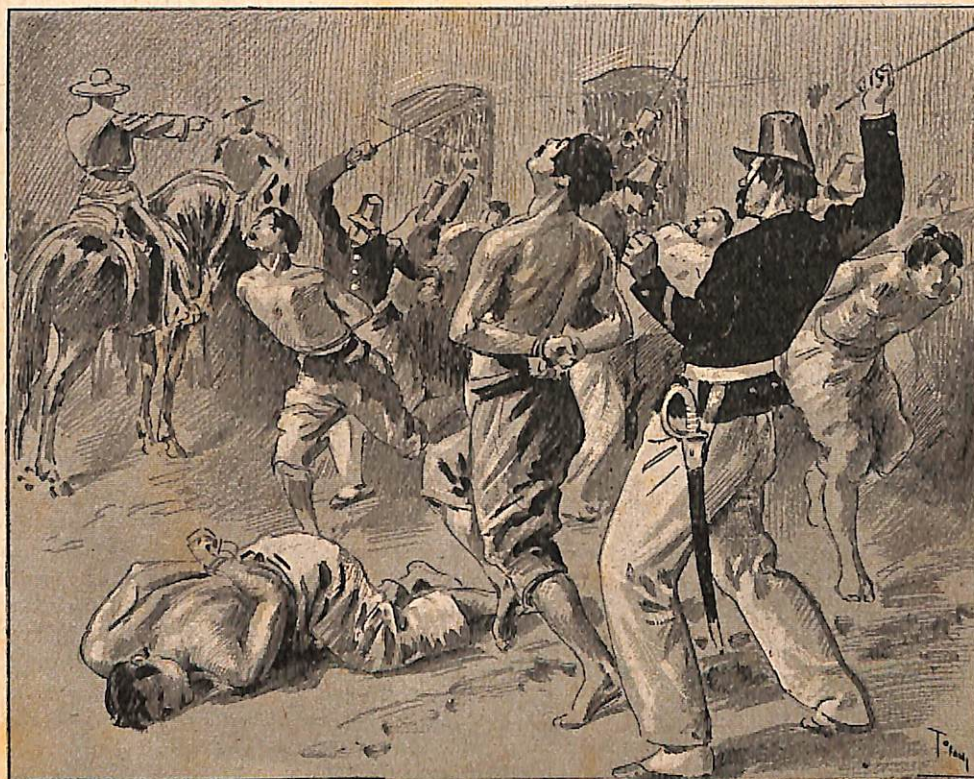
Carbajal a donné un ordre, et les bourreaux ont jeté leurs instruments de torture. Que lui importent ces misérables !

Enfin, il tient en son pouvoir l'ennemi qui jadis l'a humilié...

Et maintenant les hommes de Vif-Arget, groupés entre les créneaux, se tiennent debout, les bras croisés... attendant.

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.



CAPITAINE VIF-ARGENT

A coups de fouet on lance les coupables dans le cercle des soldats qui les frappent de leurs baguettes brûlantes. (P. 464, col. 3.)

châtiment de ceux qu'il appelle maintenant des bandits...

Un vaste brasero a été amené au milieu de la cour, et sur la braise incandescente, qu'un bas officier active avec un large éventail, des baguettes de fusil ont été placées, l'une des pointes au milieu du feu...

Elles sont assez longues pour qu'on puisse par l'autre extrémité les tenir en main...

On a bandé les yeux des victimes désignées.

Même, du haut observatoire où ils se trouvent cachés, les hommes de Vif-Arget voient les misérables, médusés par la terreur, grelotter comme de froid... ils ne savent pas encore quel supplice leur est réservé... ils ont peur et se pressent instinctivement les uns contre les autres...

Les Mexicains de Carbajal ont pris les baguettes en main. Elles sont rouges à l'extrémité, puis peu à peu semblent s'é-

— Bravo ! m'écriai-je, ramené à la situation par une brusque projection de la pensée. Eux endormis, tout est sauvé. »

Miss Aldine fit peser sur moi un regard dont je ne compris pas l'ironie désespérée; peut-être allait-elle répondre, mais ses yeux s'étant portés vers la fenêtre, elle se leva précipitamment.

« Ils vont rentrer, dit-elle. Reprenons nos places. Qu'ils ne soupçonnent rien. La mort rôde autour de nous. »

Une minute plus tard, nous étions réinstallés dans le cabinet de travail du consul; la machine tapotait rageusement; Tanagra lisait avec une louable assiduité, et moi j'avais pris le parti de fermer les yeux, conservant mon volume ouvert sur les genoux.

C'est ainsi que le couple nous retrouva. Notre attitude leur plut sans doute car, à travers mes cils abaissés, je les vis échanger un sourire satisfait.

Chapitre XIV

UNE SOIRÉE TERRIFIANTE

Oh ! cette soirée ! L'ai-je vécue ? Je ne puis me la rappeler sans m'adresser cette question, tant elle m'a laissé une impression de cauchemar, tant le bouleversement de mon esprit renait à l'évocation du passé.

Ah ! oui ! je l'ai vécue ! Quelle soirée ! Quelle nuit ! Je ne comprendrai jamais que je sois arrivé à l'aube sans être en démence. Ce qui m'a sauvé peut-être est la sensation de cauchemar qui me reprend chaque fois que j'y songe.

Nous avons dîné avec les Neronef. Oh ! ce fut la part agréable de l'aventure. Je ne voyais à ce moment que le plaisir de leur offrir une réjouissante plaisanterie.

Tout à l'heure, ces coquins qui escomptaient notre sommeil allaient s'endormir. Mon esprit n'allait pas plus loin.

Et je m'amusais comme un enfant préparant une niche.

Je me souviens que je déployai une verve endiablée. Je provoquais à tout instant l'hilarité de cette canaille de Stephy, je décochais des madrigaux à la sinistre Catherine.

Je crois que cette misérable — on a beau être meurtrière, on reste femme, — je crois, dis-je, que la dangereuse créature se figura je ne sais quelle attraction invraisemblable de ses charmes, car ses yeux noirs, énormes dans sa face maigre, se prirent tout à coup à m'inonder des regards les plus doux.

Est-il possible que puissent cohabiter dans un même cerveau des idées de meurtre et de flirt !

Mais je réprimai l'irritation née de l'inconscience de cette stupide créature. Stupide, non, la juger demi-folle serait plus près de la vérité.

Je parvins même à répondre au langage de ses yeux. Oui, moi, Max Trélam, qui ai horreur du flirt, que je considère comme une ridicule parodie de l'affection, je flirtais... optiquement avec cette personne qui rêvait de m'assassiner.

La cafetière mauresque fit son apparition sur la table.

Je causais toujours, entraîné par une surexcitation dont je n'étais pas le maître. Le liquide parfumé emplît les tasses de la faïencerie d'Eb-Neheh, les enveloppes isolantes de morceaux de sucre circulèrent.

Comment s'y prit miss Aldine ? Je n'en sais rien. Mais il est certain que le sucre somnifère fondit dans les tasses des Neronef, car vingt minutes après les avoir vidées, Stephy et Catherine dormaient à poings fermés.

Je les considérais, contorsionné par le fou rire. Pour moi, tout était terminé. Hélas ! le drame débutait à peine. La voix de miss Aldine figea soudainement ma gaieté.

« Il faut les transporter dans vos chambres respectives et les mettre au lit. »

— Au lit, pourquoi ? Ils sont bien là ! »

Elle ne répondit pas. On eût cru qu'elle n'avait même pas entendu. Elle se tourna vers Tanagra et reprit humblement :

« Si vous le vouliez, nous pourrions nous charger de la femme, tandis que sir Max Trélam s'occuperait de l'homme. »

Tanagra approuva de la tête.

« Oui, ce sera bien ainsi. Max Trélam, tirez le sieur Stephy dans votre chambre. Déshabillez-le et borde-le soigneusement dans votre lit. Ne craignez pas de le secouer. Rien ne serait actuellement capable de le réveiller. »

Tout en parlant, elle soulevait, aidée par miss Aldine, la chaise sur laquelle Catherine reposait, inerte, ses yeux inquiétants masqués par ses paupières abaissées. Toutes deux, rythmant leurs pas, se dirigèrent ainsi dans l'antichambre.

« On ne nous dérangera pas, prononça encore la fausse dactylographe d'une voix qui me parut profondément altérée, j'ai poussé le verrou de la porte accédant à l'escalier. »

Je ne pus demander le pourquoi de cette précaution inhabituelle. Aucun k'vas ne se fût permis de pénétrer dans les salles à nous réservées sans y être appelé par nous-mêmes. Elles étaient sorties déjà. J'entendais tourner dans la serrure la clef de la chambre de miss Tanagra.

Allons ! Il fallait s'occuper de mon baby. Le mot burlesque m'échappa. Burlesque, en vérité, s'appliquant à ce drôle dont la bestialité de la face s'accroissait dans le sommeil.

Il était lourd, le coquin ! Je ne fus pas fâché d'atteindre ma propre chambre et de déposer mon fardeau sur mon lit.

Et, pressé d'en finir, je me mis à le dévêtir rapidement. Durant cette opération, un objet sans doute enfermé dans l'une de ses poches, tomba sur le plancher avec un bruit sourd.

Je le ramassai et, je l'avoue sans fausse honte, je sentis un malaise tout à fait désobligeant.

Je tenais entre mes doigts un stylet à la lame triangulaire, dont la poignée portait les dix yeux d'or vert. C'était cette arme qui, dans la pensée de Strezzi et de ses complices, devait m'ouvrir les grilles d'un monde meilleur.

Mais mon danger personnel ne fut pour rien dans mon angoisse. Ce qui, durant quelques minutes, m'immobilisa, ce fut la pensée extraordinairement douloureuse qu'une arme semblable avait brutalement tranché les liens qui m'unissaient à la douce et triste Ellen.

Ah ! chère petite chose, comme je compris à cette heure que vous possédiez tout mon cœur ! Oui, c'est là l'étrangeté effrayante de ma tendresse. Pas une fibre de mon cœur que vous n'ayez emportée dans l'au-delà, pas une qui n'appartienne sur cette terre à votre sœur Tanagra ! Pour qu'il en soit ainsi, il faut bien, comme je le crois fermement, que, sous la dualité apparente de vos êtres physiques, vous dissimuliez une unité d'âme.

Je perceis dans la chambre voisine de légers bruits. Ils me rappellent que les jeunes filles se hâtent autour de Catherine. Je dois donc me hâter également.

Je jette le poignard sur la table de nuit et je reprends ma besogne.

J'ai glissé le lourd Stephy dans mes draps que je lui remonte jusqu'aux yeux, je le borde comme l'a indiqué miss Tanagra, et puis, désireux de n'avoir plus en face de moi la silhouette du misérable, je passe dans le cabinet de travail.

Mes compagnes m'y rejoignent presque aussitôt.

Elles sont blêmes. Tout en elles trahit une agitation, dont la cause m'échappe totalement.

Ai-je l'intention de les questionner ? Je n'en suis pas certain.

Les menus faits se succèdent avec une telle rapidité que les impressions se superposent, chacune effaçant en quelque sorte la précédente.

« Onze heures, murmure Tanagra. On vous a annoncé la visite pour deux heures après minuit. »

— Oui, pour deux heures. »

L'accent de miss Aldine est pénible à entendre. Quels sanglots contenus faussent son organe !

« Nous avons le temps, reprend ma chère alliée. Par où viendra-t-il ? »

La dactylographe désigne le côté où est sa chambre :

« Je pense par là. La fenêtre du cabinet de débarras donne sur le jardin. Les policiers de veille dans la rue ne la peuvent apercevoir. »

Un geste approbateur et miss Tanagra prononce ces mots :

« Oh ! pauvre chère douloureuse, songeons aux opales. »

Je me souviens. Aldine doit, suivant l'ordre de Franz Strezzi, être nantie du brassard lorsque le chef des Dix Yeux d'Or vert se montrera au consulat.

Mais que font donc les deux jeunes filles ?

La dactylographe a disparu une minute dans sa chambre. Elle revient, portant la cafetière mauresque qui a servi tout à l'heure à la préparation du moka parfumé.

Ah ça ! je ne comprends plus le sens des paroles prononcées. Il m'a semblé que l'on

parlait d'opales et, l'on se dispose à faire le café!

Car la lampe à alcool est allumée. Sa flamme lèche les parois du récipient, dans lequel l'eau bouillante chantonne bientôt.

Floc! Floc! Au son contre les flancs de métal de la bouilloire, je juge que Tanagra vient d'y laisser tomber de petits cailloux.

A Cambridge on m'a bien conté que Démosthène, pour se guérir d'un bégaînement, se contraignait à parler avec un caillou dans la bouche, mais Démosthène n'a rien à voir ici et puis que peuvent ajouter quelques graviers à la valeur tonique d'une infusion de graines de moka?



LES DIX YEUX D'OR

Je me bâteis d'atteindre ma chambre pour déposer mon lourd fardeau sur mon lit. (P. 465, col. 2.)

Si je n'écoutais que ma surprise, je questionnerais les charmantes préparatrices

Elle tient le brassard révolutionnaire. (A suivre.)

de cette bizarre cuisine, mais l'amour-propre me réduit au silence. Elles semblent trouver naturelle leur opération. Je paraîtrais peut-être ridicule en avouant que, pour moi, elle demeure inintelligible.

Le liquide bout fortement. Un bruissement de vapeur fuyant par la soupape-sirène de l'appareil donne le signal de l'infusion à point.

Miss Aldine, alors, va vivement au classe-papiers arabe accroché au mur. Elle y plonge la main, provoque un froissement de feuillets, puis elle revient à la table où chante la bouilloire.

Les Lauréats de la Société de Géographie de Paris

La Société de Géographie de Paris a, dans sa séance du 28 avril 1911, présidée par M. Baillaud, membre de l'Institut, vice-président de la Société, procédé à la distribution des médailles décernées pour l'année 1910.

Prix Jean Duchesne-Fournet (6.000 francs et plaquette spéciale), à M. le colonel GOURAUD; colonne de l'Adrar et contribution à l'expansion coloniale en Afrique (1908-1909).

Prix Ducros-Aubert (médailles d'or) à MM. le comte Charles de POLIGNAC et le commandant Louis AUDEMARD, pour leur exploration dans la Chine occidentale, du Ya-Long et du Yang-Tseu (1909-1910).

Prix Édouard Foà (1.500 francs et médaille spéciale), à M. Henry HUBERT, pour sa mission scientifique dans l'Afrique occidentale (1909-1910).

Médaille d'or de la Société, à M. Jean BRUNHES, pour son ouvrage *La Géographie humaine*.

Prix Pierre-Félix Fournier (1.300 francs et médaille spéciale), à M. A. CABATON, pour son ouvrage *Les Indes néerlandaises*.

Prix Léon Dewez, directeur du *Journal des Voyages* (médaille d'or), à M. le commandant Henri de LACOSTE, pour son exploration en Mongolie septentrionale (1909).

Prix Henri Duveyrier (médaille d'or), à M. le capitaine G. FOURN, pour la délimitation Togo-Dahomey (1908-1909).

Prix Conrad Malte-Brun (médaille d'or), à M. le général BERTHAUT, pour son ouvrage *Topologie*.

Prix J.-B. Morot (médaille d'or), à M. R. RALLIER DU BATY, pour son voyage aux îles Kerguelen (1907-1909).

Prix Louise Bourbonnaud (médaille d'or), à M. le capitaine A. BELLOT, pour son exploration scientifique de l'île de Delos (1907-1908).

Prix Logerot (à titre de subvention), à M. le capitaine A. COTTES, pour la publication de ses travaux sur la chaîne annamitique (1903-1904).

Prix Jules Girard (médaille d'or), à M. Louis SUDRY, pour sa monographie de l'étang de Thau.

Prix Bonaparte Wyse (méd. d'or), à M. Paul WALLE, pour son ouvrage *Au Brésil, de l'Uruguay à l'Amazonie*

Prix Eugène Potron (600 francs et médaille d'argent), à M. le Dr Louis VAILLANT, pour ses travaux topographiques de la mission Pelliot (1906-1908).

Prix J. Janssen (médaille spéciale de vermeil), à M. Jean MASCANT, pour sa mission astronomique à Ténériffe (1910).

Prix Charles Maunoir (médaille de vermeil), à M. A. CHÉLU PACHA, pour son ouvrage *Le Nil et son bassin*.

Prix Juvénal Dessaigues (médaille de vermeil), à M. le Dr d'ANFREVILLE DE LA SALLE, pour ses études sur le Sénégal.

Prix Armand Rousseau (médaille de vermeil), à M. le capitaine ANGINIEUR, pour son voyage en Perse (1908-1909).

Prix Francis Garnier (médaille de vermeil), à M. F.-G. FARAUT, pour son ouvrage *Astronomie cambodgienne*.

Médaille d'argent de la Société, à M. le baron d'ANTHO UARD, pour son ouvrage *Le Progrès brésilien*; — à M. Paul HAZARD, pour sa *Géographie berri-chonne*.

Prix Alphonse Milne-Edwards (médaille d'argent), à M. Octave COLLET, pour son ouvrage *L'île de Java sous la domination française*.

Prix Charles Grad (médaille d'argent), à M. René de LA BROUSSE, pour ses observations glaciaires en Savoie.

Prix William Huber (médaille d'argent), à M. P. MOUGIN, pour ses études glaciaires dans les Alpes.

Prix Alphonse de Montherot (médaille d'argent), à M. le comte Jean de KERGORLAY, pour son ouvrage *Sites délaissés d'Orient*.

Prix Alexandre Boutroue (méd. d'argent), à M. Auguste PAWLOWSKI, pour ses études sur la transformation du littoral français.

Prix A. Molteni (médaille d'argent) à M. Charles MARTEL, pour ses vues cinématographiques d'Abyssinie.

Prix Jomard (Monuments de la géographie), à M. le comte Paul TELEKI, pour son *Histoire de la Cartographie ancienne du Japon*.

LES MÉDAILLES D'OR DU « JOURNAL DES VOYAGES »

Il y a vingt ans, en 1891, désireux de faire œuvre de vulgarisation géographique, M. LÉON DEWEZ, directeur du « Journal des Voyages », fonda deux prix annuels destinés à seconder les efforts des Sociétés de Géographie en encourageant les voyageurs et explorateurs les plus méritants.

Ainsi que nous l'avons fait savoir il y a 8 jours, LA MÉDAILLE D'OR DU « JOURNAL DES VOYAGES » a été décernée cette année par la Société de Géographie Commerciale dans sa séance du 21 mars à

M. L'ADJUDANT DELINGETTE pour sa carte de l'Afrique Equatoriale Française

La médaille d'or du *Journal des Voyages* a été précédemment décernée par la Société de Géographie de Paris : en 1891, à M. Henri Dauvergne; en 1892, à M. de Morgan; en 1893, à M. Dybowski; en 1894, à M. Édouard Foà; en 1895, à M. Édouard Ponel; en 1896, à M. François-J. Clozel; en 1897, à M. Jean Chaffanjon; en 1898, à M. le C^e Jouan; en 1899, à M. le C^e Simon; en 1900, à M. Guillaume Granddier; en 1901, à M. le C^e A.-L. Wœlfel; en 1902, à M. Hugues Krafft; en 1903, à M. Ed. de Mandat-Grancey; en 1904, à M. Bonnel de Mézières; en 1905, à M. le capitaine Besset; en 1906, à M. Louis Gentil; en 1907, à M. J.-B. Vaudry; en 1908, à M. le lieutenant Maurice Cortier; en 1909, à M. le général de Beylié; en 1910 à la mission Jean Duchesne-Fournet.

Comme on peut le voir dans le palmarès ci-dessus, L'AUTRE MÉDAILLE DU « JOURNAL DES VOYAGES » vient d'être remise par la Société de Géographie de Paris, dans sa séance du 28 avril, à

M. LE COMMANDANT HENRI DE LACOSTE pour son exploration en Mongolie Septentrionale